

Fiction

Number 106, Spring 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19972ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2007). Review of [Fiction]. *Nuit blanche*, (106), 16–39.

fiction

Mylène Gilbert-Dumas
1704

VLB, Montréal, 2006,
326 p. ; 24,95 \$

Les perspectives qu'ouvre cet excellent roman nous sont peu familières. Tout, dans notre médiocre familiarisation avec le Régime français, nous fait considérer l'Anglais comme l'envahisseur et ses alliés autochtones comme de fourbes et sanguinaires prédateurs. On devrait pourtant supposer la réciproque et imaginer que des massacres furent également perpétrés par nos ancêtres francophones. Rares sont les affrontements où tous les excès sont commis par une seule partie. L'audace de Mylène Gilbert-Dumas, ce sera de nous faire vivre la peur telle que pouvaient la ressentir elles aussi les populations de la Nouvelle-Angleterre. Leur peur à elles, c'était que se produise un déferlement de soldats français et d'Indiens attachés à leur cause et que ces « méchants » scalpent à satiété et repartent en traînant à leur suite un troupeau de captifs. Peur d'ailleurs justifiée, car le pire survient et c'est un bien pitoyable rassemblement de femmes et d'enfants qui entreprend son voyage forcé vers le Québec des papistes. La Nouvelle-France avait, en 1704, réalisé contre la paisible Deerfield l'équivalent du massacre de Lachine.

Le voyage dure si longtemps et affronte si cruellement les difficultés hivernales que la nature véritable des uns et des autres finit par se révéler. Les attaquants ne sont pas tous des fauves sans conscience, les prisonniers ne sont pas tous destinés au poteau de torture, des mœurs existent qui valori-

sent le partage et la compassion, des adoptions se dessinent qui pourraient convenir aussi bien aux « maîtres » qu'aux enfants blancs. L'art de Gilbert-Dumas consistera à laisser les révélations se préciser à leur rythme, naître des comportements quotidiens, découler d'humbles circonstances plausibles. Ce sera aussi de mener de front l'ébranlement des anciennes certitudes et la remise en question des choix amoureux ; découvrir une autre culture, c'est aussi réévaluer ses affections. Jusqu'à la fin, la culture originelle résistera.

Laurent Laplante

Tahar Ben Jelloun

PARTIR

Gallimard, Paris, 2006,
271 p. ; 29,50 \$

Nous sommes dans les années 1990, juste avant l'avènement de Mohammed VI. L'arbitraire et la corruption règnent en maître au Maroc. Une faune clandestine s'agite à Tanger – ville de la trahison selon l'un des personnages. Est-ce parce que ce lieu se déploie entre deux rives ? Toujours est-il que le projet n'est pas de fomenter une révolution, mais de quitter sa terre natale, d'atteindre l'autre côté, l'Europe, là où on rêve d'exister avec dignité. Sinon... la folie s'installe, marquant le fantasme de l'exil. Un peu comme si ce nouveau roman offrait l'autre rive de celui publié en 1998, *Les raisons de la galère*, qui prenait alors pour thème le désespoir et la honte des immigrants des banlieues françaises, chaque jour plus criants. D'un continent à l'autre, une mer dont l'un des personnages nous dit, à travers le narrateur, qu'elle constitue le cimetière de tant de rêves d'exil, de cette obsession.



Parmi ces « no future people » du pays, il y a tous les jeunes qui apprennent par cœur le Coran sans savoir ce qu'ils apprennent, il y a les recruteurs, les passeurs, le repoussant El Haj et bien d'autres. Et surtout le séduisant Azel (qui signifie « la gloire des Arabes »), de père nasserien. Après ses cinq ans d'études à Rabat, il veut lui aussi trouver une fierté, pouvoir soutenir le regard de sa mère magnifique, Llala Zohra, leur dans le noir. Pour obtenir son

passeport, il suit Miguel, un ancien esclave sexuel, homosexuel, marchand d'art qui vient de Barcelone et a fui à son heure le franquisme en réussissant le concours de l'École des beaux-arts de New York.

En fait, c'est la tragédie de l'immigration clandestine dans le monde qui est ici mise en scène avec, en arrière-fond, la répression, l'hypocrisie des États – voyez les honteuses politiques canadiennes à l'égard des requérants au statut de réfugié... C'est en quoi le roman de Ben Jelloun, au-delà de la situation spécifique des jeunes Marocains, parle d'une tragédie humanitaire mondiale. La précarité et le désespoir exponentiels que produit le post-capitalisme s'expose dans les grandeurs et misères des grands empires médiatiques. L'hyper-violence n'en est qu'à ses débuts. Combien d'entre nous contribuent chaque jour à l'horreur ? Big Brother n'est plus une fiction. La liberté n'est pas son métier.

Michel Peterson

Monique Brillon
LA FRACTURE DE L'ŒIL
Les Herbes rouges, Montréal,
2006, 124 p. ; 16,95 \$

« Quel cauchemar que d'être deux à habiter un corps dont on partage les yeux ! » C'est avec cette perception dédoublée que l'on s'immerse dans l'esprit tourmenté d'Émile, un jeune homme interné dans un hôpital psychiatrique après avoir été témoin d'un drame familial horrible. La confusion qu'a vécue cet enfant fragile l'a poussé à trouver refuge dans la fracture de son œil alors que Clovis, double contrôlant, occupe son corps. Captif d'une léthargie absolue, le jeune homme mène une lutte acharnée pour sa survie jusqu'au jour où un nouveau psychiatre lui offre enfin la chance de s'ouvrir et de se libé-

rer de son terrible secret. Une contraction de tout l'être s'ensuit où s'opposent pulsions de vie et de mort. Clovis tente alors d'inhiber les souvenirs tragiques imprégnés dans l'œil d'Émile. Cependant, petit à petit, les délires d'Émile nous dévoilent à l'insu de Clovis les pièces du puzzle de son enfance. Ces propos fluides, sans ponctuation aucune, démontrent une avidité de vivre, de laisser le mal s'envoler.

La fracture de l'œil est un roman sur l'importance de la vérité contre la tiédeur de l'âme et la tentation de l'oubli, qui peuvent s'avérer fatals. On assiste, impuissant, à l'apprentissage de la méfiance, à la bouffissure d'un cœur écorché, au vide étanche d'un être qui ne cherche qu'à se libérer de ses fantômes.

Cette première œuvre de Monique Brillon, docteure en psychologie, nous ouvre à l'existence d'un homme où priment la distorsion du réel et une blessure lancinante. L'écriture nerveuse et réaliste de l'auteure permet l'émergence d'une certaine forme de compréhension et d'empathie envers ceux qui souffrent d'une maladie mentale. Leur douleur psychique et leurs agissements, qui peuvent parfois paraître contradictoires, prennent soudain un sens. On assiste à une véritable psychanalyse amputée de sa lourdeur et de ses termes techniques. Bien plus qu'une simple satisfaction littéraire, *La fracture de l'œil* offre l'ultime cadeau de tout bon roman : l'impression de retirer véritablement quelque chose de sa lecture. Par ailleurs, bien que le thème de la folie ait été abordé maintes fois en littérature, le livre donne un point de vue rafraîchissant, qui ne croule pas sous les banalités. Mission accomplie pour ce premier roman, chère Madame Brillon !

Audrey Morin

La brèche cicatrise

Deux vies parallèles et très semblables se font écho dans ce troisième roman de Marie-Sissi Labrèche. D'un côté, celle de « l'auteure », jeune écrivaine québécoise qui, pour survivre aux demandes affectives démesurées de sa mère phobique, a choisi de vivre en Suisse ; elle est en train d'écrire *La lune dans un HLM* pour « guérir 'ses' plaies psychiques et [...] passer à autre chose ». D'autre part, celle de Léa, l'héroïne de ce troisième roman, que la folie de sa mère dévore elle aussi et empêche de devenir « la plus grande peintre que la terre ait jamais portée » afin de transformer « ses origines pathologiques ». Très construit, comme pour contrecarrer la désagrégation intérieure que subissent ces deux personnages, le roman est constitué d'une alternance de lettres et de chapitres. Les lettres sont rédigées au « je » par « l'auteure », à l'attention de sa mère. De passage au Québec pour collaborer avec une scénariste désireuse de porter à l'écran son précédent roman, *La brèche*, elle fait le bilan de leur relation pathogène et exprime son intention de stopper la lignée de femmes cannibales dont elle est issue : des mères que tout angoisse et qui survivent en phagocytant leur fille. Les chapitres de l'histoire de Léa et de sa mère, quant à eux, constituent le roman en cours de création. Ils portent les titres de toiles

cubistes de Picasso, qui reflètent l'univers éclaté de Léa, en guerre permanente contre un système l'obligeant, depuis le décès de sa grand-mère, à mater sa mère aliénée. Cette structure binaire met en jeu l'autofiction dont le roman se réclame. « L'auteure », dans ses lettres, crée un subtil réseau d'échos par rapport aux chapitres concernant Léa. L'inversion des rôles mère-fille que subissent ces deux jeunes femmes induit par ailleurs des émotions et des sentiments violents, des comportements agressifs, une rage d'autonomie et une inextricable oscillation entre haine, inconditionnelle affection et culpabilité. La dimension psychologique du roman est donc chargée. Mais le style et le ton de Marie-Sissi Labrèche évitent de sombrer dans le pathos. Des figures attachantes, magnifiquement humaines, et un roman tonifiant !

Claire Favre

Marie-Sissi Labrèche
LA LUNE DANS UN HLM
Boréal, Montréal, 2006,
250 p. ; 24,95 \$



Élie Wiesel
*UN DÉSIR FOU
DE DANSER*
Seuil, Paris, 2006,
334 p. ; 34,95 \$

À vouloir tout dire, il arrive, même si l'on possède la faconde d'Élie Wiesel, que la chatoyante diversité déboulonne la rigueur. Qu'un homme d'âge plus que mûr, riche et favorisé, s'interroge sur sa santé mentale au point de recourir à une psychanalyste, c'est déjà un ample sujet. Qu'il soit parvenu à ce stade de l'existence sans union stable ni descendance n'éclaire peut-être pas la situation. Quand, cependant, le personnage refuse de répondre aux

questions pour lesquelles il paie, on entre dans le paradoxe, sinon dans l'incohérence. Cela, certes, nous vaut des pages d'une grande intelligence, car les protagonistes ne manquent pas de ressources, mais cela ne mène à rien. Tout au plus soupçonne-t-on que le patient aux secrets porte peut-être comme une hypothèque les souffrances dont les nazis ont frappé sa famille. Peut-être se doute-t-il lui-même que là se trouve la source de son mal de vivre. À mesure que filent les pages superbement écrites et riches de références judaïques, Wiesel abandonne le thème de la folie pour pénétrer dans l'univers de la mémoire et de l'obsession. Une fois de plus, l'auteur évoque

le génocide et ses legs douloureux. Pèlerinages émouvants, mais qu'on rattache malaisément aux inquiétudes du départ. Puis, après l'aveu d'échec de la psychanalyste, le personnage, dont l'abcès, s'il existe, n'a pas été lancé, devient subitement capable de s'intéresser à une femme, de parier sur la vie et de ressentir « un désir fou de danser ». Parcours déroutant, récit embroussaillé.

Tout en déroulant ce scénario aux articulations fragiles, Élie Wiesel, à son habitude, explore et décrit les méandres de sa judéité. Il fait comprendre à quel point la création de l'État d'Israël ne correspond pas à un consensus : certains juifs reprouvent le sionisme qui, de son

fiction

côté, tient à un État juif sécurisé et fort. « Le 'retour à Sion' n'est pas seulement une faute, mais également une tragédie. » Wiesel rappelle aussi que, contrairement à la légende, l'antisémitisme n'a pas sali la seule Allemagne, mais bien d'autres pays européens et, en particulier, sa Pologne natale. Et, toujours, malgré les divergences entre écoles, les textes sacrés reçoivent le respect dû aux références stables et rassurantes. Rien n'oblige à suivre Wiesel dans sa conviction que le seul véritable génocide est celui qui a frappé les juifs, mais on doit s'incliner devant une inguérissable douleur.

Laurent Laplante

Maurice G. Dantec
GRANDE JONCTION
Albin Michel, Paris, 2006,
779 p. ; 34,95 \$

Non pas un dépaysement, mais plusieurs. Non pas une épopée, mais un enchaînement d'épopées. Le génie de Maurice G. Dantec, ce sera d'ailleurs non seulement de s'adonner à la démesure comme à un innocent match de ping-pong, mais de combiner l'immensité des perspectives et la minutie des

détails. S'il décrit la nature, ce sera comme un Marie-Victorin en transe. S'il arme des tueurs, il les dotera de pistolets, lunettes, explosifs en fournissant le nom du créateur, les principaux utilisateurs, presque les numéros de série. Quand il assigne un itinéraire au convoi qui transporte jusqu'au cœur du Québec des milliers de bouquins en provenance de la bibliothèque vaticane, il décrit en témoin oculaire les avantages de la discrète route 216. En cela, il se montre un remarquable chercheur. Ce n'est pourtant que la périphérie. On dépasse le stade du pittoresque quand Dantec plonge dans les secrets de la patristique et, surtout, dans la théologie de Duns Scot. Celui que ses contemporains qualifiaient à juste titre de « docteur subtil » semble s'être confié à Dantec, au point de l'initier aux mystères de son « principe d'individuation ». Bien malin qui fera la preuve que les pages, nombreuses et piégées, que consacre Dantec au scotisme ne sont qu'un placage. Peut-être par respect pour un théologien dont la « subtilité » ne s'embarrassait guère de pédagogie, Dantec se dispense de vulgariser...

C'est, sous couvert d'affrontements sanglants et de défis



jetés à la technologie, à la naissance d'une nouvelle humanité que nous convie Dantec. Pendant un temps, la Métastructure a fait illusion. On la croyait apte à tout régenter, prompt à prévoir, à prévenir et à réparer les erreurs humaines, porteuse d'infaillibilité. On n'avait pas entrevu le prix qu'exigerait cette sécurité : la dépendance, l'uniformité, l'asservissement. « Jade Silverskin fait partie de cette génération qui a grandi avec la Métastructure. Il était enfant au moment où le culte de la vitesse était à son apogée. L'époque où l'on pouvait brancher son cerveau au Neuronet en quelques nanosecondes... » C'était la Grande Paix Universelle ? Peut-être, mais elle éloignait les humains du « risque de la pensée ». Quand s'épuise l'impulsion

venue d'une Métastructure inhumaine, une autre domination se pointe à l'horizon : elle traite les humains en simples réservoirs de données informatiques. Il n'y a plus d'identité, plus de liberté. La mort survient dès que la personne a fini de réciter ses 1 et ses 0 et c'est par millions que meurent les récitants. La solution ? Elle viendra de l'aptitude des humains, de certains humains, à devenir à la fois uniques et apparentés, individués et membres d'un même corps, distincts et pourtant fervents des mêmes livres. À la clé, la possibilité d'une « immortalité en réseau organique ». Dantec évoque ainsi les doctrines qui, au fil des âges, ont promis le salut, l'immortalité, le Corps mystique du Christ... Les cavaliers de

...le printemps des Plaines }



Le Petit Gabi
dictionnaire des anglicismes
du Canada français
Antoine Gaborieau

Une référence incontournable
pour ceux et celles qui
s'intéressent à la langue
française en usage dans la
francophonie canadienne.

226 pages 19,95 \$



L'Exilée de Makelele
poèmes
Tchitala Kamba

La poésie de Tchitala
Kamba est mouvement,
mouvement répété, infini,
fluide, poésie-chant qui
dessine un cheminement,
mais est aussi et surtout
un appel incessant au
retour, inexorable.

64 pages 12,95 \$



Le diamant du Jood
roman
Denise Ouelette

À Amsterdam, la réputation du
diamant n'est plus à faire. Mais à
une époque de déshumanisation
effroyable, la guerre entrave
abruptement l'essor de cette
indomptable pierre. La famille
Samuel l'apprendra à ses dépens.

157 pages 16,95 \$



{ www.plaines.mb.ca

l'Apocalypse poursuivent leurs cavalcades successives, mais les humains retrouvent dignité et espoir. « Cela n'a pas empêché la Légende de continuer à vivre. Cela n'a pas empêché les manuscrits de s'empiler dans les caisses de munition, les uns à la suite des autres. Cela n'a pas empêché l'écriture de toujours prendre le risque de l'existence. »

Fièvre de la pensée, télescopage du français et de la langue américaine que semblent requérir les innombrables références musicales, syntaxe bousculée par un constant besoin de substituer une approximation à la précédente. Lecture exigeante, aux limites de l'ésotérisme.

Laurent Laplante

Pierre Chatillon
LES AILES DE LA MER
Écrits des Forges,
Trois-Rivières, 2006,
97 p. ; 12 \$

Que la mer, les couleurs, les grands oiseaux, les sons, l'éternité et le vent se mettent à couler sous la plume du poète, il n'y a en cela rien d'étonnant. Mais, quand le poète réussit à transcender la musique des mots, à nous éblouir, à nous attirer irrésistiblement, même au pays de ses inquiétudes, voire de ses craintes devant l'inéluctable, cela tient d'un incomparable talent.

Sans tristesse et sans amertume, mais plutôt dans une symphonie de lumière et avec une lucidité déconcertante, Pierre Chatillon nous fait cadeau de ses envolées exploratoires vers les limites de l'éternité et de l'infini : « [J]e crois que l'infini est un grand bercement ».

Les ailes de la mer réunit quelque 80 morceaux sous un même titre. En réalité, ils forment une trame, celle de la vie qui explose dans une exploration sensorielle, exaltée par la présence constante de la mer, des paysages et des oiseaux

Enfants sauvages

La question de départ est aussi légitime que banale : suis-je vraiment celui que je pense être ? Le docteur Alexandre Paradis, à 37 ans, ne sait de son identité que ce qu'on lui en a dit et qui ne lui a jamais inspiré confiance. Tôt ou tard, il lui faudra secouer cette incertitude. L'occasion se présente lorsqu'il est mis en présence, sur le quai de la gare ferroviaire de Rivière-du-Loup, de trois enfants surgis du néant. Ils parlent une langue inintelligible et n'ont visiblement jamais eu de contact avec ce qu'il est convenu d'appeler la civilisation. Le médecin y voit un défi et un devoir, peut-être aussi quelque chose de plus personnel. Il faudra les apprivoiser, décrypter leur code, retracer leur parcours. Le rapport entre leur mystère et celui qui hante le docteur Paradis se précisera peu à peu.

J. P. April écrit avec une sorte d'éclatante férocité. Ses personnages, rugueux et épiques, détestent les compromis et se situent allègrement hors de la société. Leurs mœurs ignorent tout de notions comme la décence, le tabou de l'inceste, la parole donnée ou le secret de la confession. Quand leur sexualité fait éruption comme un Pinatubo, ces demi-humains se moquent bien de savoir s'il en résultera un monstre ou une nouvelle génération d'esclaves. Qu'ils soient déserteurs ou ensoutanés, ce sont des rebelles repliés sur

leurs refus. On doit pourtant, avant de taxer April de verser dans l'invraisemblable, se rappeler avec quelle facilité naissent et se répandent les sectes, avec quelle désespérante obéissance les fidèles suivent les gourous. Pour un Moïse clairement identifié, combien en ignore-t-on qui exercent leur emprise sur une candeur inépuisable ? Et même si ne se vérifient pas toutes les rumeurs répandues par la méchanceté populaire, combien de secrets opaques dorment pendant des décennies au creux de villages censément puritains ? April, romancier puissant, ne joue pas au sociologue. Ou à peine. Son lecteur garde cependant le droit de déceler des liens entre sa fresque fantastique et les inattendus de la nature humaine. Après tout, selon l'adage, « *only the unreadable occurs* ». Du souffle, de la liberté, que demander de plus ?

Laurent Laplante

J. P. April
LES ENSAUVAGÉS
XYZ, Montréal, 2006, 334 p. ; 27 \$

marins. Un fil conducteur, la recherche de la lumière et le questionnement sur l'après, parfois en filigrane, paisible, « la même inquiétude de durer, la même profondeur céleste du mystère » : « [J]e crois qu'après la mort le temps s'étire et se rétracte laissant l'âme bienheureuse au centre de ce balancement ». Parfois aussi, l'angoisse transparaît : « [M]ais nous quand on n'a plus de corps jusqu'à quelle altitude peut-on monter avec les ailes de la mort et comment atterrir de nouveau sur la grève ? »

La mort, sitôt exprimée, sitôt conjurée, car même au cœur de l'angoisse, on s'élève et on continue de marcher vers la lumière – « ayant dépassé les angoisses du

temps [...] je suis à la fois le voyageur de l'ombre et de la lumière » ; de frôler l'omniprésent mystère, « serait-ce que j'approche de la transparence ? »

C'est la poésie d'un homme mûr, accroché à la splendeur de l'univers qui l'émerveille et qu'il voudrait contempler à l'infini, que Pierre Chatillon nous offre comme un cadeau : « Que chaque poème de mon livre se déploie telle une aile mouillée d'écume qui étincelle et s'envole vers le ciel intime de chaque lecteur... »

Un recueil à garder à portée de main pour y glaner, aux jours gris, des bulles de lumière et d'espoir, à boire comme un grand cru et à écouter comme un concerto de Mozart.

Carole Pâquet

Claude Forand
AINSI PARLE LE SAIGNEUR
David, Ottawa, 2006,
209 p. ; 18 \$

Dès les premières pages, ce polar donne au lecteur l'impression de se trouver en terrain familier : un enquêteur solitaire près de la retraite, dont le patois est « sac à farine », une kyrielle de meurtres ritualisés selon des passages bibliques, des débordements d'hémoglobine et de cruauté (adolescente enceinte brûlée vive, pédophile décapité), un assassin qui nargue policiers et journalistes en semant des missives byzantines... n'en jetez plus, la cour est pleine ! Pour peu, on s'attendrait

J. P. April
Les ensauvagés



XYZ

fiction

à voir surgir une psychologue maladroite mais perspicace.

Ici s'arrête la comparaison flatteuse avec une célébrité série télévisée. Ce roman policier au titre séduisant multiplie les fausses pistes et trame des liens improbables entre les personnages de telle sorte que, bien que le suspense lève pleinement, le lecteur risque de se désintéresser du sort quelque peu convenu de ces protagonistes caricaturaux semblant sortir des années 1970.

Notons tout de même que Claude Forand manie remarquablement bien l'art du dialogue et sait cadencer les rebondissements de son histoire tout en évitant les écueils usuels.

À lire si vous êtes amateur du genre et ne craignez pas une finale « téléphonée ».

Suzanne Desjardins

Raymond Khoury
LE DERNIER TEMPLIER
Trad. de l'anglais
par Arnaud d'Apremont
Presses de la Cité, Paris,
2006, 460 p. ; 24,95 \$

En plein vernissage réunissant le gratin new-yorkais, quatre cavaliers portant les armes et les insignes des chevaliers du Temple font irruption dans les salles du Metropolitan Museum et s'emparent d'un mystérieux appareil ayant appartenu aux Templiers et qui aurait, paraît-il, servi à encoder des messages. À partir de là se met en place une équipe d'enquêteurs dont les principaux protagonistes sont une jeune et brillante archéologue, témoin du vol, un agent du FBI atypique et croyant et un énigmatique *Monsignor*, représentant les intérêts du Vatican, le propriétaire de l'encodeur.

Peu après, on retrouvera, l'un après l'autre, les corps sans vie de trois des auteurs du vol. La recherche du dernier « Templier », que l'on soupçonne d'avoir assassiné ses complices, forcera notre équipe d'enquêteurs à s'enfoncer dans les arcanes de l'histoire du puissant Ordre chrétien et de ses étranges relations avec le Vatican. Simultanément, cette quête les conduira des souterrains de New York jusqu'aux eaux déchainées de la mer Égée, en passant par les ruines d'une église engloutie sous les eaux d'un barrage turc.

Entrecroisant deux récits, l'un se déroulant au XIV^e siècle et l'autre au XXI^e siècle, l'auteur multiplie les revirements et les fausses pistes tout en parsemant son récit d'informations pertinentes



sur l'histoire des Templiers et de l'Église. Jamais didactique, l'auteur sait tirer les ficelles d'une intrigue. Les derniers chapitres nous ont carrément mis sur le bout de notre chaise. Il faut savoir que Raymond Khoury a été scénariste pour la populaire émission d'espionnage anglaise *MI-5*.

Le dernier Templier ne manquera pas d'être comparé au *Da Vinci code*. Et avec raison. Les deux récits proposent une intrigue tournant autour d'un code perdu, qui réactualise certaines légendes médiévales sur Jésus et qui met en scène un Vatican secret, engagé dans un vaste et sanglant complot du silence. Raymond Khoury réussit toutefois à faire oublier son célèbre prédécesseur en conférant à son intrigue une portée morale et métaphysique qui fait défaut au livre de Dan Brown. S'il illustre le traditionnel conflit du bien opposé au mal, Khoury pose surtout la question de la pertinence du mensonge au nom de la charité. *Le dernier Templier* ne renouvelle pas le roman historico-policier, certes, mais il ne dépare en rien la liste des meilleurs ouvrages du genre.

Yvon Poulin

les écrits

La doyenne des revues littéraires au Québec

Fondée en 1954 par Jean-Louis Gagnon, la revue *Les écrits* – connue auparavant sous le titre *Écrits du Canada français* – publie des textes inédits de nombreux écrivains du Québec et de la francophonie.

n° 118

DÉCEMBRE 2006

André Brochu
Paul Beaulieu
Roland Bourneuf
Jean Portante
Luc Bureau
François Hébert
Suzanne Myre
Benoît Jutras
Mélanie Vincelette
Alain Médam
Sonia Ristic
Moha Souag
Diane-Ischa Ross

En vente dans toutes les librairies • Le numéro : 10 \$.

ABONNEMENT D'UN AN (TROIS NUMÉROS):	
RÉSIDENTS DU CANADA	25 \$
INSTITUTIONS	35 \$
RÉSIDENTS DE L'ÉTRANGER	35 \$

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

TÉLÉPHONE _____

CODE POSTAL _____

COURRIEL _____

Ci-joint un chèque à l'ordre de *Les écrits*. À retourner à l'adresse suivante :

les écrits

Case postale 87, succursale Place du Parc
Montréal (Québec) H2X 4A3
Téléphone: (514) 499-2836 • Télécopieur: (514) 499-9954
lescrits@internet.uqam.ca

Luc LaRochelle
FUGUES EN SOL
D'AMÉRIQUE
Leméac, Montréal, 2006,
166 p. ; 18,95 \$

L'écrivain Luc LaRochelle m'était inconnu, malgré une carrière littéraire déjà bien entamée, mais le titre de son dernier recueil de nouvelles m'a immédiatement plu : *Fugues en sol d'Amérique*. La musique et le continent, l'errance et la beauté se répondaient en parfaite harmonie. Son recueil de nouvelles, dès le premier récit, avalise la promesse du titre : des personnages présentés en quelques mots, un territoire qui défile, des paysages désolés, esquissés pour en montrer tant la beauté que l'horreur, des histoires anciennes qui refont surface. Le nouvelliste, concis, excelle dans les portraits de personnages en porte-à-faux, dérisoirement impliqués dans une existence terne. En ce sens, « Le bonheur



en été », « *Homo incognitus* » et « *Solstice* » révèlent les déraillements fréquents d'une existence banale vouée à l'insatisfaction. Les nouvelles évoquent toujours un temps incertain où une transition s'ébauche, mais à laquelle les protagonistes résistent. Changer de cap, déroger à un monde sans sens, faire preuve d'ambition ou consentir les efforts nécessaires pour réussir, voilà ce à quoi ne peuvent s'astreindre ces êtres solitaires, ceux qui renoncent à la suite du monde ou qui cherchent en vain une alternative à leur banalité.

La plume de LaRoche, dans ses plus belles réussites, rappelle Lise Tremblay et Michaël Delisle, ces écrivains qui ont fait verser la solitude des personnages d'un Jacques Poulin du côté du drame. Et drame indistinct, inaudible, imperceptible il y a dans *Fugues en sol d'Amérique*. Qu'ils soient au centre-ville de Montréal, attablés au restaurant, seuls à boire leur détresse, en transit dans le ciel nord-américain, dans le Sud en quête d'oubli, dans le Maine à courir après une enfance disparue, les personnages de LaRoche errent dans les méandres d'une solitude radicale et fuient une existence banale. Repartir à zéro, cet horizon qui se profile au loin pour ces êtres en bout de parcours, semble le leitmotiv, au sens musical, qui ponctue leur fugue mineure. Dans ce recueil,

Un noir au début du XX^e siècle

Messire *Benvenuto* (JCL, 2001) avait révélé le talent de François Guérin comme créateur de l'histoire et de la sociologie. En racontant et en romançant la biographie du sculpteur Cellini, il était parvenu non seulement à le rendre vivant, mais à nous faire comprendre son époque et les défis dont elle était lourde. Cellini, inventif et fantasque, entrainé de plain-pied dans notre imaginaire.

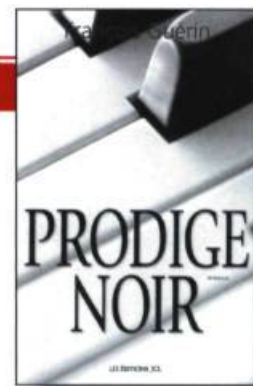
Prodige noir tente la même aventure avec un égal succès. Certes, l'époque et le décor diffèrent, les États-Unis plutôt que Florence, le balbutiant vingtième siècle et son racisme plutôt que les affrontements entre mécènes cosmopolites. Mais la performance de l'auteur suscite la même admiration. Voilà un jeune Noir dont le fabuleux talent de pianiste s'épanouit grâce à la reconnaissance d'une famille blanche. Adopté par une femme éprise de musique, l'enfant donne très tôt les preuves d'un don rarissime. Mais comment pourrait-il l'exprimer dans un monde qui présume l'infériorité culturelle des Noirs ? Le hasard permettra quand même à l'enfant d'attirer sur lui l'attention d'un maître du piano et de bénéficier à Paris d'un apprentissage privilégié. Ce sont là des années de détente et de

formation qui, peut-être, permettront enfin au jeune prodige une carrière conforme à son mérite. François Guérin ne lésine d'ailleurs pas sur les moyens : son héros, en effet, fréquente Debussy, Cocteau, Satie, Stravinsky ! Comment, sous leurs éloges, ne consoliderait-il pas sa confiance en lui-même ? Mais c'est soudain la guerre. 1914 renvoie le jeune homme à sa terre d'Amérique, une Amérique encore sous l'emprise de ses exclusions. Gershwin a beau s'interposer, l'ostracisme persiste.

Guérin ne sous-estime pas son lecteur. Il n'éprouve pas le besoin de préciser lourdement ce que l'empathie peut et doit faire comprendre. Qu'on ne s'attende donc pas à ce que la conclusion baigne dans une clarté parfaite.

Laurent Laplante

François Guérin
PRODIGE NOIR
JCL, Chicoutimi, 2006, 406 p. ; 24,95 \$



une vaine et belle musique triste émerge, portée par la petite cadence d'un quotidien qui manque d'air.

Michel Nareau

Christiane Singer
SEUL CE QUI BRÛLE
Albin Michel, Paris, 2006,
153 p. ; 24,95 \$

La facture est d'une rare banalité, l'histoire contée *ad nauseam*, même les personnages et le faux ton d'antan sonnent creux. Christiane Singer nous a pourtant habitués à de bien plus hautes et lumineuses envolées. Comme quoi les bons ont leur moment d'égarement. S'est-elle fourvoyée avec cette histoire d'amour qui finit bien ? Ils eurent de beaux enfants, il



mourut des suites d'une longue maladie et elle lui voua un culte par-delà la Grande Faucheuse.

Trois lettres et un cahier se croisent dans ce livre, tous adressés à un Seigneur, ou un salvateur, ce qui rime au même : le Gentilhomme de Bernage. Mais cela ressemble à des prétextes pour l'auteure, comme s'il fallait raconter, à travers une

histoire de château dans un faux lointain, une romance presque banale. Lui, Sigismund d'Ehrenburg, écrit à ce Bernage envoyé en légation à Cologne par le roi Charles VIII. Elle, Albe d'Ehrenburg, écrit aussi au Seigneur qui de facto devient une sorte de confident dont on ne lira jamais les réponses. Mais ce n'est pas tant l'intrigue qui est en cause que l'incongruité du contenu et du contenant.

D'abord, le vocabulaire. De temps en temps, Christiane Singer va chercher des mots adéquats comme pour faire vrai ou pour parer de « plus vrai » l'aventure de ses personnages. Faut dire qu'on est censé être au Moyen Âge. Rien ne nous y plonge, surtout pas les quelques et rares « nulluy », les passages sur la question d'honneur

(assez pathétiques), ou des trucs du genre « lambrequin d'un dais ».

S'ajoute au tableau la pauvreté de la trame narrative : la romancière aurait dû laisser la trente-deuxième de l'*Heptaméron* à Marguerite de Navarre, au lieu de s'en inspirer et d'étirer malencontreusement la nouvelle qui en son temps ne faisait que trois pages.

Sandra Friedrich

Caroline Paquin
VOYAGE EN MÈRES
Lanctôt, Montréal, 2006,
119 p. ; 14,95 \$

Le troisième roman de Caroline Paquin, *Voyage en mères*, se concentre autour de la maternité.

Il présente le récit d'Héloïse, mère depuis peu, qui passe la nuit dans la maison où elle a grandi. Elle s'y est retirée pour réfléchir aux femmes qui ont peuplé sa vie passée, ainsi qu'aux hommes qui les ont aimées autant qu'ils les ont blessées.

Malgré le joli titre et la promesse d'un roman touchant, *Voyage en mères* est très décevant. Les femmes du récit sont montrées comme de parfaites beautés, pures et sages. Chaque faute qu'elles commettent est vite expliquée par les malheurs qu'elles ont vécus : inceste, abandon, perte d'un être cher. Ces femmes deviennent vite agaçantes dans la façon dont elles se complaisent dans leur douleur. En effet, l'auteure tente



de susciter la compassion du lecteur en lui rappelant sans cesse à quel point elles souffrent de leur sort et n'y peuvent rien. Les émotions sont lourdes et exagérées, presque pathétiques. Les névroses féminines, au lieu de faire naître la sympathie, provoquent l'exaspération du lecteur.

La structure du récit, chaotique, ajoute à la distance qui se crée entre les personnages et le lecteur. Durant sa nuit de réflexion, Héloïse revit des moments passés, sans lien cependant les uns avec les autres. Certains souvenirs mènent même à d'autres souvenirs, ce qui complique le récit. De plus, la narration ne s'en tient pas seulement à l'histoire d'Héloïse : des retours en arrière relatent le passé d'autres personnages. Ce changement de perspective est souvent confus et n'apporte rien au récit.

Le roman contient tout de même de beaux passages sur la relation mère-fille et sur l'adoption. Cependant, ceux-ci sont gâchés par une narration moralisatrice. L'auteure ne semble pas faire confiance au lecteur. Elle ne laisse place à aucune interprétation, au contraire elle explique les passages métaphoriques par

Chez **K2 impressions** nous attachons de l'importance aux relations d'affaires solides avec nos clients.



60 passionnés de l'imprimerie... avec vous pour atteindre le sommet.

425, rue Nolin, Québec Qc G1M 1E8

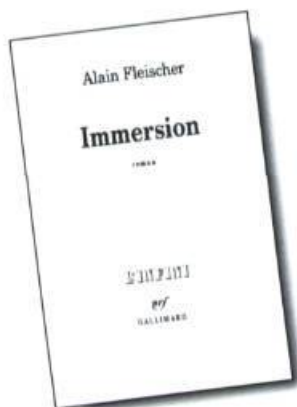
Québec : (418) 687-1114 • Montréal : (450) 963-7005 • Sans frais : 1 877 687-1114

www.k2impressions.ca

des commentaires clichés.

Voyage en mères aurait besoin d'une construction solide et d'un fil conducteur plus apparent. Mais surtout, il aurait besoin d'être débarrassé de ses lourdeurs...

Joanie Boutin



Alain Fleischer
IMMERSION
Gallimard, Paris, 2005,
328 p. ; 34,95 \$

**L'AMANT
EN CULOTTES COURTES**
Seuil, Paris, 2006,
617 p. ; 39,95 \$

Radical changement de registre, mais la virtuosité caractéristique d'Alain Fleischer remplit ces deux œuvres apparentées et pourtant dissemblables. Si je ne retrouve pas dans ces récents ouvrages la densité et l'élévation de pensée de *La hache et le violon* (Seuil, 2004), peut-être est-ce que je fus alors ébloui et que les illuminations détestent se répéter.

L'amant en culottes courtes séduit par son côté concret, quotidien, incarné. Il faut dire que ce Casanova de treize ans n'a que trente et un jours (31 !) en terre britannique pour mener ses rêves érotiques à leur consommation et même à leur inflation. Pas de temps à perdre. Dès qu'il ose, et cela survient vite et souvent, il obtient la

Poésie entre sommeil et éveil

Sur la couverture du recueil, une œuvre de Toyen datant de 1937, « La femme assoupie », s'offre comme une clé. Une clé bien particulière qui ouvre sur un monde où « [a]voir un visage tient peut-être du luxe ». La peinture montre de dos une femme sans tronc ni jambes qui tient un filet à papillons. Un poème du recueil, qui porte le même titre, la décrit à sa façon : « Nous sommes plusieurs à faire ce rêve / À l'entendre effacer ses pas / Dans l'eau rampante des marécages / Aidez-moi le ciel ne descend pas jusqu'ici ». À l'image de cette femme, le poète, chasseur d'insolite, disparaît sous un langage qui ne sait plus parler de lui. Les émotions qui pourraient le trahir, elles aussi disparaissent. « [J]e parle de qui parle qui parle je suis seul », écrivait Tristan Tzara il y a une centaine d'années dans *L'homme approximatif*. Les poèmes de Mario Brassard décrivent une même interrogation devant l'inconsistance de l'identité. Les mots servent à dire une impression de dissolution, comme si l'esprit était une goutte jetée dans un grand bassin d'eau. Émergent des juxtapositions surprenantes, des métaphores surréalistes, dans un ensemble toutefois cohé-

rent. Les poèmes tiennent en quelque sorte en équilibre entre le sommeil et l'éveil, au moment précis d'avant la perte de conscience. Le plaisir indéniable ressenti à la lecture de ce recueil provient de ce parfait dosage entre l'étrangeté et l'intelligible. Les images, dénuées de pathos, en sont d'autant plus fortes. Et pas une once de déjà-vu dans ce trop court recueil. Après *Choix d'apocalypses*, qui avait valu à son auteur d'être finaliste au prix Émile-Nelligan, au prix du Gouverneur général et au Grand Prix du livre de Montréal, *La somme des vents contraires* confirme l'indéniable talent de Mario Brassard.

Judy Quinn

Mario Brassard
LA SOMME DES VENTS CONTRAIRES
Les Herbes rouges, Montréal, 2006, 48 p. ; 12,95 \$



collaboration espérée. Tant pis pour la surveillance exercée par une pension pourtant rodée à l'effervescence des pubertaires. Tant pis pour les sept années d'antériorité qui voudraient éloigner d'une Barbara de vingt ans le séducteur en culottes courtes. De la pénombre du cinéma à la connivence de la piscine en passant par chacun des fauteuils, tous les décors se feront complices.

L'éditeur affirme, en quatrième de couverture, qu'il s'agit d'un « récit strictement autobiographique ». Il l'a tout de même logé dans sa collection « Fiction & Cie »... Faut-il trancher ? Peut-être pas. Dans l'hypothèse d'un récit nourri de souvenirs fondés, ce que raconte Fleischer révélera en lui un état de grâce sexuel nettement en avance sur sa psychologie. Il faudra, en effet, attendre les dernières

heures du séjour à Highgate pour que naisse chez le disciple de Pan le début d'un doute. « Dans mon aveuglement, je ne pouvais concevoir que ce qui me manquait était peut-être le temps, l'âge, les ans... » Si, par contre, comme il arrive souvent, la mémoire est une faculté qui choisit et si l'autobiographie est compensatoire, peut-être Fleischer voudra-t-il expliquer pourquoi, des décennies après 1957, il imagine encore de façon aussi jouissive son antique dépuçelage...

Immersion, c'est l'inverse. Rien d'assuré, de net, si ce n'est l'existence d'un écrivain et son désir d'un livre. Du sujet, il ne sait rien et s'en confesse. Que des hypothèses. Un mot d'introduction lui ouvre la porte d'un vieux prince qui planche depuis cinquante ans sur le Shylock de Shakespeare et dont on ignore le

rôle. Disponible comme matériau, le souvenir de Stella, une belle noyée argentine. Il faut tout l'art de Fleischer pour garder intérêt à ces pas dans la jungle. Quand surviennent les superpositions d'identités, quand Vera devient Stella et que Sara reproduit Vera, on pense forcément à la triple Esther de *La hache et le violon*. Très vite, on renonce à ce parallèle, ne serait-ce qu'en raison des recours artistiques complètement renouvelés. Tout dans *La hache et le violon* menait à la musique ; dans *Immersion*, ce sont les images et la photographie qui s'imposent et qui tentent de faire oublier l'Europe et sa « boue des mots ». Exercice de haute voltige que seul peut se permettre un aussi talentueux apprenti sorcier.

Laurent Laplante

fiction

**Martin Villeneuve
et Yanick Macdonald**
MARS ET AVRIL
À LA POURSUITE
DU FANTASME
La Pastèque/Diesel,
Montréal, 2006,
141 p. ; 36,95 \$

Voici certainement l'un des ouvrages les plus originaux publiés au Québec en 2006. Le cinéaste Martin Villeneuve et le photographe Yanick Macdonald ont créé une pièce de théâtre éclatée, sous forme de photoroman, où presque chaque page contient une photo ou une illustration. Ce deuxième tome de *Mars et Avril*, *À la poursuite du fantasme* continue l'aventure futuriste amorcée par les auteurs en 2002, dans laquelle un vieux compositeur vivant en 2022 explore les confins de son inconscient, après avoir découvert sur le tard des sentiments jusqu'alors inconnus pour lui : l'amour, le désir, la sensualité. Une crise existentielle survient alors et l'action se transporte sur la Lune et vers la planète Mars, dans un débordement de joyeuse fantaisie. Mondes virtuels, images de synthèse, psychanalyse, satire de la télévision, autoparodie sont au rendez-vous. Les personnages principaux sont interprétés par deux géants de la dramaturgie québécoise : Jacques Languirand et un Robert Lepage ici méconnaissable.

Le livre *Mars et Avril* innove en plusieurs points : dans son mode de récit complètement imprévisible, sa mise en page irrésistible et le renouvellement apporté au genre du photoroman. Les auteurs ont réussi à créer un genre hybride, qui emprunte autant aux mythologies (de Vulcain à Éros), à la

publicité, au cinéma populaire, au pop-art, au kitsch. Même les indications scéniques et les didascalies présentent une certaine dose de parodie. Ce récit au riche potentiel pourrait certainement donner une pièce incomparable une fois mise en scène, voire un film-culte. Par moments, on pense au meilleur cinéma parodique tourné au Québec au siècle dernier, depuis *Ixe-13* (Jacques Godbout) à *Au clair de la Lune* (André Forcier).

L'on pourrait parfaitement apprécier ce deuxième tome de *Mars et Avril* sans avoir lu le premier, bien que sa lecture donne envie de tout découvrir de cet univers fascinant. Un seul bémol : la présence limitée du personnage d'Avril (interprété par Marie-Josée Croze), comparativement au premier tome. Je crois que le livre *Mars et Avril* fera école. L'avenir appartient au livre-concept.

Yves Laberge

Tom Wolfe
MOI, CHARLOTTE SIMMONS
Trad. de l'américain
par Bernard Cohen
Albin Michel, Paris, 2006,
651 p. ; 32,95 \$

Meilleure étudiante de son lycée, Charlotte Simmons quitte Sparta, en Caroline du Nord, où elle était adulée par ses professeurs et boudée par ses consœurs et confrères étudiants. Promise à un avenir éclatant, c'est le cœur battant et les papillons dans l'estomac qu'elle franchit, dans le *pick-up* de son père, les portes de Dupont, l'une des plus prestigieuses universités américaines. Élevée dans les traditions, studieuse, respectueuse, timide, ingénue, puritaine et, somme



toute, plutôt coincée, Charlotte se trouve brutalement plongée dans une Sodome du XXI^e siècle qui n'a rien à envier à la ville biblique !

Tom Wolfe décrit pendant plus de 600 pages les fraternités d'étudiants, les amours anarchiques qui n'ont rien de romantique, les beuveries journalières, les matchs de football, de basket, les coucheries, les sauteriers, les mesquineries, les grossièretés, les perfidies... qui font le quotidien de la future élite des États-Unis, glandeurs de tout acabit essentiellement préoccupés par

la peau des unes et les muscles des autres. Le dernier roman de Wolfe, c'est l'étalage d'imprésentables aspirants à la haute société de demain, le rap d'une jeunesse dépravée, bref c'est « le déclin de l'empire américain », version USA.

Satyrique dans *Le bûcher des vanités*, dénonciateur dans *Un homme, un vrai*, Tom Wolfe se fait presque moralisateur dans *Moi, Charlotte Simmons* tant ses descriptions, ponctuées de « fuck », finissent par hérisser les poils, aussi fins soient-ils !

À 75 ans, dans son éternel costume blanc, Tom Wolfe multiplie les entrevues pour vanter les vertus de l'hyperréalisme en littérature. Habile dénonciateur de tous les travers de la société américaine, Wolfe n'a jamais fait dans la dentelle. Son dernier roman fait plutôt dans le Phentex. *Moi, Charlotte Simmons* s'inscrit dans la suite de ses autres livres mais ne les surpasse ni même ne les égale. Choquant ? non, lassant.

Sylvie Trottier

Hervé Bouchard
MAILLOUX
HISTOIRES DE NOVEMBRE
ET DE JUIN RACONTÉES
PAR HERVÉ BOUCHARD,
CITOYEN DE JONQUIÈRE
Le Quartanier, Montréal,
2006, 192 p. ; 17,95 \$

Première œuvre publiée par Hervé Bouchard, *Mailloux, Histoires de novembre et de juin racontées par Hervé Bouchard, citoyen de Jonquière* est un véritable bijou de littérature québécoise. Ce texte ne ressemble en rien à ce que l'on peut retrouver sur les tablettes de nos librairies. Par le biais d'une écriture riche et originale, Hervé Bouchard propose un univers mordant, drôle et touchant.

À mi-chemin entre la poésie et le roman, *Mailloux* retrace les aventures rocambolesques de Jacques Mailloux, un jeune

garçon qui traverse son enfance en supportant le lourd fardeau de son incontinence, honteuse maladie qui pèse sur lui et sur sa famille. Zigzaguant entre les joies et les peines, survivant aux gros et petits drames, le jeune homme grandit et découvre la vie.

Tout dans cette œuvre s'écarte du commun. Les jeux de langue, les néologismes, les inversions, les répétitions et l'utilisation fréquente d'onomatopées s'accordent à merveille pour créer un langage harmonieux, d'une musicalité parfaite. « Puis merde pelle oubliée quelque part dans la procédure, retourner à la pelle tout le cortège puis reprise jusqu'à deux cents mètres au moins avant l'endroit où Mailloux Jacques avait dit là et dire enfin là, creuser donc là, cercueil au fond du trou, cailloux, terre, tap. »

Le texte est un reflet saisissant de ce qui peut trotter dans la tête d'un enfant : naïveté et innocence de la jeunesse prennent le dessus quand vient le temps de raconter la mort, le suicide, la pédophilie, la violence ou l'alcoolisme. La narration de Mailloux, un regard d'enfant sur le monde adulte, ne laisse jamais transparaître la gravité des événements dramatiques qu'il raconte et (pire encore !) propose une vision totalement hilarante des horreurs vécues par les protagonistes.

Mailloux, histoires de novembre et de juin... est un roman moderne, déstabilisant mais puissant et évocateur. La richesse du texte, les jeux de contraste des termes, l'originalité, l'excès, les pulsions, la force d'évocation de chacune des phrases invitent à plonger dans cet univers hors des lieux communs. Comme les autres livres d'Hervé Bouchard, celui-ci vaut la peine d'être lu à voix haute. Rendue à l'oral, cette œuvre devient encore plus fascinante.

Marie-Christine Daignault

De la poésie à la prose

Nicole Richard est d'abord connue comme poète. À ce jour, elle a d'ailleurs fait paraître trois ouvrages qui en témoignent. *Intra-muros*, une suite de vingt-trois très courtes nouvelles, est pour elle une entrée dans le monde de la prose. Le titre, *Intra-muros*, ne renvoie pas à l'espace intérieur d'une ville fortifiée, mais plutôt à un lieu auquel il nous est rarement donné d'accéder, l'intérieur d'un hôpital psychiatrique. Mais encore, remarquons que ces murs sont doublement traversés, car c'est de l'intérieur même des consciences souffrantes, c'est par les yeux des malades, par leurs voix intérieures, c'est de « l'intérieur de [leur] chair » que nous est présentée l'action. Ainsi, comme le suggère le sous-titre de la première partie du livre, le lecteur est en quelque sorte convié à une véritable « intrusion » dans la psyché d'un interné. Cette première partie est d'ailleurs composée de textes très unis sur le plan thématique, et semble dériver d'un narrateur unique. Les onze nouvelles qui la composent exposent des moments parfois anecdotiques, parfois tragiques, d'un personnage créatif, mais reclus en lui-même. « Je serai toujours ici, envenimant les situations. Pour préserver l'écart. » La seconde moitié du recueil, « Im-

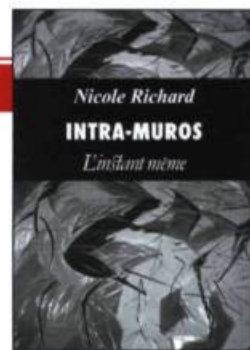
passé », n'est pas traversée par la même unité, mais l'on retrouve toujours les thèmes de l'impuissance, de l'incapacité de vivre parmi les autres et de la difficulté de communiquer.

En ce qui concerne l'écriture, notons que celle-ci ne tente pas de traduire l'aliénation et la folie en ayant recours à un langage qui serait une transposition des structures syntaxiques et sémantiques défaillantes témoignant de la schizophrénie. Au contraire, c'est avec les mots riches et pesés du poète que s'expriment les différentes voix qui traversent le livre. « La main tremblante et moite, mon adversaire cherche instamment à déchiffrer l'énigme entière que je suis... » En somme, les fous d'*Intra-muros* ne savent que se parler à eux-mêmes, et ici, ils nous font entendre ce qu'ils se disent.

Louis-Martin Savard

Nicole Richard
INTRA-MUROS

L'instant même, Québec, 2006, 94 p. ; 14,95 \$



Yasmina Khadra
LES SIRÈNES DE BAGDAD
Julliard, Paris, 2006,
337 p. ; 29,95 \$

La langue de Yasmina Khadra demeure toujours aussi capiteuse, ses images toujours prenantes ; ce récit propage une ambiva-

lence, qui traversait les romans précédents, mais à laquelle ils tentaient d'échapper. Non que le jeune héros soit hésitant. Quand l'envahisseur a imposé à la vue du fils la révoltante et humiliante nudité du père mourant, une plaie s'est ouverte que seule la vengeance pourra cautériser. Un Occidental aura pourtant quelque peine à mesurer la profondeur de la blessure et à y voir de quoi faire basculer dans le terrorisme. Pourtant, le jeune Bédouin quitte son village et gagne la grande ville où il sera plus facile de s'attaquer à la Bête. Pendant longtemps, la vigueur de la résolution semble granitique. Semble seulement.

Khadra n'appartient pas à la race des épidermiques qui allongent les phrases sans les remplir pleinement. Il occupe si

puissamment chaque mot qu'il faut, plutôt que de le croire distrait, entendre sa voix comme celle d'un homme écartelé, troublé, incertain, pétrifié à un carrefour déchirant. Les verdicts se sont clarifiés et durcis, l'occupation étatsunienne a si lourdement humilié gens et cultures qu'on en oublie l'ancienne tyrannie, les atrocités qu'on qualifie de « bavures » ne dissimulent plus la réalité omniprésente du mépris, les excuses et les regrets tardifs prouvent seulement que l'opresseur n'accorde aucune importance à autrui. En ce sens, la voie de la résistance violente s'impose comme la seule qui soit encore ouverte. Pendant bien des pages, le jeune Bédouin traverse ce qui équivaut à un noviciat et à d'innombrables vérifications : tout à l'heure, il

fiction

sera terriblement prêt à accomplir la mission qu'on voudra lui confier. Décision granitique ? Elle semble l'être.

Tout est-il donc joué ? Le geste dévastateur est-il pleinement justifié, morts innocentes y compris ? Pour vaincre l'oppression, faut-il imiter l'opresseur dans son mépris de la vie et de l'innocence ? Déjà, *L'attentat* (Pocket, 2006) avait mis en scène un médecin troublé jusqu'à l'âme par l'intrusion de la violence dans la défense de la dignité et par le secret blessant dont le complot s'était enveloppé. Avec *Les sirènes de Bagdad*, Khadra exacerbe ce doute et cette souffrance. Comme quoi ceux qui ne doutent jamais et « gardent le cap » jusqu'à répéter les massacres sont de pires terroristes que ceux qui n'ont qu'eux-mêmes à faire sauter.

Laurent Laplante

Vladimir Tasić
PLUIE ET PAPIER

Trad. du serbe

par Gabriel Iaculli et Gojko Lukić
Les Allusifs, Montréal, 2006,
293 p. ; 27,95 \$

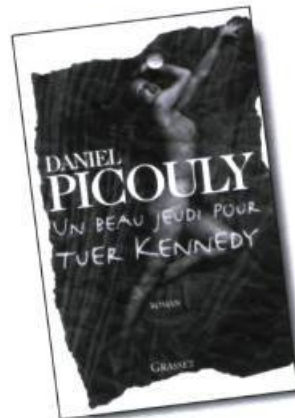
Après *Cadeau d'adieu*, accueilli chaleureusement dans son pays d'origine, Vladimir Tasić revient avec *Pluie et papier* qui confirme la « manière » Tasić : la Serbie, sa guerre et son après-guerre en toile de fond, des personnages plutôt jeunes et assez fantasques, le romanesque qui se mêle à des digressions d'une érudition impressionnante où se côtoient l'Histoire, la musique punk, les mythes, les sciences et la philosophie.

Dans *Pluie et papier* trois jeunes exilés reviennent en Serbie et forment, avec un couple resté au pays, un groupe

d'amis unis par une certaine vision utopiste du monde. Que peut-on inventer quand on s'aime dans une ville nommée Novi Sad alors que le soleil semble tout liquéfier au cours d'un été torride d'après-guerre ? Tel est, apparemment, le sujet de ce deuxième roman de Vladimir Tasić. Mais, en réalité, le véritable sujet ne tient-il pas plutôt dans ces digressions étonnantes, baroques, échevelées qui se déploient sur des pages et des pages bien tassées de chapitre en chapitre ? – à noter d'ailleurs que les numéros de chapitre évoluent par ordre décroissant.

Lui-même né à Novi Sad, Tasić ressemble à ses personnages. Autrefois musicien punk, il bifurque vers les mathématiques. Il quitte sa ville natale avant la guerre pour étudier en Angleterre, puis au Canada où il s'installe. Professeur de mathématiques à l'Université de Moncton, il publie de nombreux essais scientifiques dans des revues spécialisées. Il s'est lancé dans la fiction, comme il le confiait à un journaliste français, parce que ça lui plaît, qu'il veut impressionner son épouse, qu'il espère écrire quelque chose dont il sera encore content dans dix ans et qu'il veut déstabiliser le lecteur. S'il avoue ne pas avoir encore réussi avec *Cadeau d'adieu* et *Pluie et papier* à écrire quelque chose qui le satisfasse pleinement, en revanche ses exigences envers le lecteur sont, elles, tout à fait atteintes. Ceux qui apprécient ce style assez fréquent chez les auteurs des pays d'Europe de l'Est, où les digressions de tout ordre et les considérations philosophiques s'emmêlent avec le romanesque, seront comblés. Les autres risquent de se lasser.

Linda Amyot



Pierre Charras
**BONNE NUIT,
DOUX PRINCE**
Mercure de France, Paris,
2006, 115 p. ; 24,95 \$

« On a vite fait de survoler une vie », conclut le narrateur de ce court roman au ton intimiste, à l'écriture lumineuse, précise, qui sait cerner l'essentiel en peu

de mots, avec ce qu'il faut de substance pour que le livre prenne la juste mesure du parcours d'une vie sans s'appesantir de détails inutiles. Le titre renvoie au père, trop tôt disparu, homme taciturne aux yeux du fils qui tente ici de renouer avec le passé, le sien comme celui du père né en 1911 dans un village perché en pleine montagne, de reconstituer les moments tantôt de bonheur, tantôt d'incompréhension, avec le désir intense de les revivre et l'espoir vain de remédier aux manques du passé, de combler les silences d'hier. Le tout avec une grande pudeur – jamais les protagonistes ne sont nommés, comme s'il y avait entre le narrateur et les personnages un pacte –, mais aussi avec simplicité, humour, et tendresse certaine déjà contenue dans le titre, *Bonne nuit, doux prince*.

La mort d'une sœur jumelle emportée à douze ans par une fièvre typhoïde marquera irrémédiablement la vie de l'homme qui gardera à jamais un ressentiment non voilé à l'égard de ce Dieu qui venait ainsi de l'amputer de moitié. C'est ce manque qu'il reportera d'abord sur l'être aimé, puis sur le fils unique dont il attend et espère tout pour réparer l'injustice d'une vie trop tôt brisée. Mais les choix du fils iront à l'encontre des attentes et des espoirs du père, qui une fois de plus aura le sentiment d'avoir été trahi par la vie en apprenant que son fils ne pourra, comme il l'eut tant souhaité, lui donner un petit-fils. En peu de mots – un dialogue aussitôt interrompu devant l'impossibilité de nommer l'innommable – Pierre Charras circonscrit le drame qui se vit entre le père et le fils avec une intensité émotive quasi palpable, voire insoutenable.

Chaque chapitre relate un événement, tantôt dans la vie du

père, tantôt dans celle de la mère, également omniprésente, qui s'efface tout doucement à mesure que progresse la maladie qui peu à peu la prive de ses repères temporels. Le bonheur familial qui y est dépeint n'est pas sans rappeler les photographies de Robert Doisneau : elles nous sont données comme autant de moments soustraits à l'oubli, à la mort.

Bonne nuit, doux prince est un roman d'une grande beauté, d'une grande efficacité narrative, en particulier en ce qui concerne les rétrospectives qui nous replongent au cœur de la relation entre le père et le fils. On a trop vite fait d'atteindre la fin. À relire.

Jean-Paul Beaumier

Daniel Picouly
UN BEAU JEUDI
POUR TUER KENNEDY
Grasset, Paris, 2006,
353 p. ; 29,95 \$

Une journée, une toute petite journée et tout peut basculer ! Dans sa banlieue parisienne des années 1960, le jeune Daniel, 15 ans, apprend que l'avenir se tisse au quotidien... et que bien souvent on porte le poids de décisions d'un jour. En ce jour anniversaire de l'assassinat de Kennedy, Daniel est déchiré : doit-il obéissance complète à sa chère mère, loyauté à ses camarades de cabotinage ou dévouement à sa belle et tendre Marie-France, son premier amour ? Et qu'en est-il de cette *interro* en sciences naturelles, épreuve cruciale dans son cheminement académique ? Daniel se démènera pour tenter de répondre aux désirs de tout un chacun... et l'on déambulera ainsi avec lui dans ses nombreuses tribulations. Se faufilent alors dans les interstices de l'histoire, de vifs souvenirs, des anecdotes croquantes sur le voisinage déluré

Histoires de marins

Ils s'appellent Diamendis, Nico, Gerasimos, Polychronis ou Vanghéli et sont marins sur le Pythéas qui cingle vers la Chine. Sur le rafiôt, le temps s'étire ou se contracte au gré des vents et des vagues. Pour passer le temps et fuir la peur de la mort, ces hommes à la peau et au cœur tannés par la mer aussi bien que par la vie évoquent leurs souvenirs. Celui des femmes surtout : la mère, l'épouse, la putain. Ce sont ces réminiscences qui composent la trame du très beau livre du poète et navigateur Nikos Kavvadias.

De toutes les femmes ainsi rappelées, ce sont des putains dont il sera le plus question. Chez les marins point de mépris pour celles qui se font payer. « As-tu déjà pensé, bon sang, à ce que te donnent les putains pour trois sous ? Elles se mettent dessus les estropiés, les aveugles, les bossus, ceux qui puent et qui sont incurables, qui ont des fistules sur le corps, des fous, tous ceux qui ne trouvent pas de femmes pour les caresser. Elles vivent dans des bordels et nous les appelons filles publiques. Les autres, celles qui sont dehors, comment il faut les appeler ? »

À ces hommes sans patrie et sans terre, le ventre de ces femmes offre, le temps d'une escale, l'illusion d'un enracinement. Revers de la même médaille, ils se méritent bien ces

hommes et ces femmes sans attaches. Qu'on ne s'y trompe pas toutefois, cette itinérance perpétuelle n'est pas pour autant le malheur. « Le plus grand désespoir est de jeter l'ancre dans son pays et de vivre de souvenirs. » Le destin de l'homme, c'est l'errance.

Superbe évocation de la solitude du marin, *Le quart* n'est pas à proprement parler un roman. Tour à tour cru ou cocasse, le texte navigue entre récit, mémoires et poème. Roman de poète, la parole y tient toute la place. Un demi-siècle après sa publication – *Le quart* est paru la première fois en 1954 – cette parole sonne toujours juste parce que le destin de ces hommes fut également celui de Kavvadias et parce qu'il est aussi en partie le nôtre.

Yvon Poulin

Nikos Kavvadias
LE QUART
Trad. du grec par Michel Saunier
Denoël, Paris, 2006, 286 p. ; 37,95 \$



et des personnages colorés. Il y a St-Mexan, un jeune esseulé cherchant désespérément à revivre l'assassinat du président, le recruteur de talent Eddy Barclay avec sa décapotable et la mystérieuse Nanette, voluptueuse de réputation. Ce roman en est un des premières fois : découverte de l'amour tout-puissant, de l'importance de faire des choix raisonnés, de la désobéissance et de l'imprévisible. On se retrouve en plein cœur de l'adolescence, saison de tous les excès.

Une fois de plus, Daniel Picouly nous offre un roman à saveur autobiographique, s'enracinant dans ses origines martiniquaises. Les sources d'inspiration constantes que sont sa famille et son héritage

culturel confèrent à l'œuvre une vitalité certaine. Picouly dirige d'une main de maître ce qui aurait pu être noyé dans un flot d'informations inutiles. L'histoire s'écoule avec une fluidité étonnante. Cependant, à la fin du livre, on reste avec une impression d'essoufflement due à la quête incessante d'un fil conducteur à cette rafale de péripéties. L'histoire semble se déployer dans tous les sens sans avoir d'épicentre. Ce qui diminue quelque peu notre plaisir de lecteur. *Un beau jeudi pour tuer Kennedy* entre donc dans la catégorie des bons romans, mais ne possède malheureusement pas ce je-ne-sais-quoi qui déclenche l'engouement. Domage !

Audrey Morin

Michel del Castillo
LA RELIGIEUSE
DE MADRIGAL
Fayard/Le Seuil, Paris, 2006,
320 p. ; 34,95 \$

« Quand j'ai rencontré la petite Ana de Jésus, j'ai reconnu une métaphore éloquente de mon destin. » L'auteur ne laisse pas le lecteur franchir les premières pages sans expliquer en préface son choix d'assimiler sa propre histoire à celle d'Ana. Une mise en garde importante aussi : ce n'est pas un roman historique, mais la « généalogie d'une fable ».

Né en Espagne en 1933, Michel del Castillo est déchiré entre un père français et une mère espagnole. Réfugié en France pour fuir le franquisme,

il est ensuite ballotté entre l'Allemagne des camps et la maison de redressement en Espagne. Revenu en France, il se met à l'écriture, marqué par un drame profond : l'abandon par sa mère, qui jamais n'a cherché à le retrouver.

Ana de Jésus, c'est Anna d'Autriche qui vécut au XVI^e siècle, en Espagne. Elle est fille illégitime de Don Juan d'Autriche, l'impétueux et séduisant demi-frère du roi, et de sa maîtresse, l'exaltée et neurasthénique Doña Maria de Mendoza. Ana est en somme un accident de parcours. Ses parents s'en désintéressent dès sa naissance et la confient à une tutrice. Le roi Philippe II doit ignorer son existence. Un destin déjà tracé.

À six ans, elle est « remise » au couvent de Notre-Dame-de-la-Grâce, à Madrigal, en Castille, pour six cents ducats, sous acte notarié. Être bradée, abandonnée pour raison d'État et coupée à vie du reste du monde, cela forge un caractère. C'est bientôt une jeune femme opiniâtre qui revendique à grands cris sa liberté, mais qui se voit forcée de prendre le voile.

Un jour, débarque au couvent l'énigmatique Gabriel de Espinosa. S'agirait-il de Don Sebastien, roi disparu du Portugal ? Rencontre passionnée, tumultueuse, fatale. Philippe II veille au grain. Pointe aussi le spectre de l'Inquisition. Avec fougue, Ana se bat pour sauver son amant. Soumis à la question et à la torture, Gabriel ne survit pas. Ana, brisée, poursuit son étrange destinée avant de disparaître dans les couloirs de l'histoire.

L'auteur a parsemé l'ouvrage de réflexions personnelles sur sa propre vie et sur l'humanité. Il l'avait annoncé et réussi à

le faire avec virtuosité. Dans un style à la fois éblouissant et dépouillé, il rend toute la mesure d'Ana et des personnages qui gravitent autour d'elle et toutes les nuances de l'atmosphère étouffante qui baigne le récit.

Comment alors ne pas reporter sur lui les sentiments que nous inspire Ana ? Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Si l'on accepte la prémisse, on pénètre résolument dans le récit et on en ressort ébranlé.

Carole Pâquet

Michel Tremblay
BONBONS ASSORTIS
AU THÉÂTRE
Leméac, Montréal, 2006,
105 p. ; 14,95 \$

Cette courte pièce, créée en mars 2006 au Théâtre du Rideau-Vert, aborde le monde de l'enfance, en reprenant sur scène, sous forme de dialogues, quelques extraits d'un recueil de souvenirs et de chroniques au titre similaire, *Bonbons assortis* (Leméac, 2002). L'action se situe dans les années 1940, dans un quartier populaire de Montréal, au moment où une famille défavorisée cherche en vain un cadeau impressionnant à offrir à la voisine, qui se mariera prochainement. Faute de moyens, on songe à « recycler » un objet superflu de la maison, ce qui éviterait un achat coûteux : le présent sera un « plat à pinottes », devenu un luxueux *moutardier*, offert pour l'occasion dans une belle boîte provenant d'un magasin réputé. Mais le plan ne se déroulera pas exactement comme prévu... Et pendant que les femmes discutent dans la cuisine, un petit garçon se cache sous la table, épiant les



sens, la transformation du « plat à pinottes » en moutardier devient ici métaphorique : tout l'art de Michel Tremblay réside précisément dans sa capacité infinie de transfigurer le banal tout en cernant parfaitement l'essence de nos modes de vie. Le personnage de Victoire formule ce dilemme de la création en une seule question : « [...] c'est une histoire que tu veux, ou ben la vérité ? » On se reconnaît souvent dans l'univers de Michel Tremblay, et *Bonbons assortis au théâtre* s'ajoute à cette collection de pièces familiales, mélangeant l'humour et le quotidien, avec une dose de nostalgie.

Yves Laberge

Jean Mohsen Fahmy
L'AGONIE DES DIEUX
L'Interligne, Ottawa, 2005,
302 p. ; 29,95 \$

conversations et les chicanes, tentant de donner un sens aux propos codés des femmes, qui se savent écoutées par de jeunes oreilles.

Deux des sept personnages se distinguent par leur importance : d'abord Albertine, toujours très colorée, mais surtout le narrateur, qui circule, invisible, parmi les autres personnages et participe parfois à l'action ; il est tantôt âgé de cinq ans, et par moments conscient de l'effet du passage du temps sur ses souvenirs par lui transformés et embellis. D'ailleurs, les premières pages de la narration constituent en quelque sorte le véritable « art poétique » de Michel Tremblay ; il y explique que les faits véridiques du passé doivent être choisis, filtrés, réinterprétés, afin de devenir le matériau fondamental de la littérature et du spectacle théâtral. En ce

Quand, deux siècles après le Golgotha, la « secte chrétienne » commence à multiplier ses adeptes, les cultes traditionnels vacillent et s'inquiètent. Les clergés, par conviction ou par appétit, défendent leurs dieux par tous les moyens. L'empire romain, à la fois religion et puissance séculière, observe lui aussi avec méfiance et avec plus d'agacement que d'inquiétude la montée du christianisme. Son inquiétude est contenue, car il possède, plus que les autres cultes, les ressources pour abattre l'adversaire. À condition, toutefois, que ses légions demeurent fidèles à César et lui rendent l'hommage dû à un dieu. C'est dans ce décor que Jean Mohsen Fahmy situe et déploie son drame. Il raconte à la fois l'affrontement entre diverses fois religieuses et les déchirements de deux jeunes gens qui, au départ, adhèrent à des cultes opposés.

L'auteur peint avec finesse et compétence l'époque où l'em-

pire romain n'est pas encore prêt à basculer, comme il le fera avec Constantin, dans le camp chrétien. Les empereurs utilisent encore les chrétiens comme boucs émissaires ; en leur imputant la responsabilité des malheurs qui frappent la collectivité, les empereurs justifient les persécutions. Qu'un soldat choisisse ce moment pour s'aligner avec les chrétiens demande plus que du courage. Et pour qu'une jeune femme, préparée depuis toujours à remplir le rôle prestigieux de prêtresse d'un culte païen, expose sa vie en bifurquant elle aussi vers le christianisme, il faut, là aussi, de l'héroïsme. La compétence de Fahmy lui permet de mettre en lumière des aspects importants, mais peu connus, de la domination exercée par Rome sur tout le bassin méditerranéen. L'armée romaine occupe le territoire et contrôle tout. Elle a cependant

l'intelligence, peut-être apprise d'Alexandre, de tolérer tout ce qui ne va pas à l'encontre de ses intérêts. Ses soldats s'acculturent aux pays où ils tiennent garnison. Ils en adoptent les mœurs et en épousent les filles. Tant que l'empereur reçoit l'encens qu'il exige, les autres dieux ont le droit d'exister. Malheur, cependant, au culte qui se prétend le seul légitime. Les relations amoureuses que décrit Fahmy correspondent donc à une réalité. Le décloisonnement et la coexistence existaient bel et bien.

À cela s'ajoute l'art du romancier : Fahmy rend humains et fragiles son héroïne et son héros, si fragiles qu'ils succomberont à la tentation et qu'ils auront l'un et l'autre des choses à se reprocher et peut-être à se faire pardonner. L'amour, la guerre, la religion, c'est un assez substantiel tableau.

Laurent Laplante

Patrick Brisebois
CATÉCHÈSE
Alto, Montréal, 2006,
93 p. ; 18,95 \$

Patrick Brisebois, qui avait démarré sa carrière avec la défunte maison l'Effet pourpre, nous revient cette fois avec l'éditeur Alto. Dans *Catéchèse*, un roman qualifié de « terroir et d'anticipation », il nous propose un mélange générique inusité. Notons que l'action se déploie en deux temps. D'abord, le narrateur nous présente ses personnages : ceux-ci évoluent dans le sordide village de Sainte-Virginie, situé dans le comté imaginaire de Mauvoulour. « C'est un endroit où tout le monde se connaît, où chaque jour est le même. » Dans cette morne bourgade, on retrouve certains personnages typés, tels le curé pervers ou la vieille fille prude, mais aussi des individus

plus tordus : Violaine Murray et Sue Ironblood, les deux protagonistes. La première est l'aînée d'une famille de trois filles, une famille reconnue pour ses mœurs irréprochables. Quant à Sue, l'Amérindienne, elle incarne le mal et le vice. Entre ces deux êtres se développe une curieuse relation teintée de sauvagerie et d'érotisme.

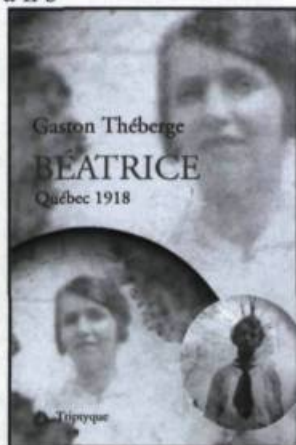
Dans sa seconde partie, le récit fait un bond dans le temps. On retrouve alors Violaine et Sue dans une ville, une vingtaine d'années plus tard. Violaine a perdu son lustre d'antan ; dans sa « tour », esseulée devant un « vidéophone [qui] reste muet », elle se souvient de Sue. Le livre prend ici des allures futuristes, de là son étiquette de roman « d'anticipation ». Toutefois, il s'agit d'un futur suranné, étrangement démodé. Question de brouiller les cartes, l'auteur joue avec les concepts de dédoublement et de mise en



Triptyque

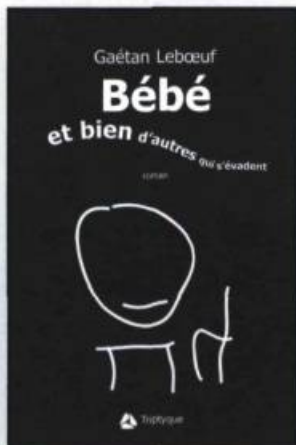
NOUVEAUTÉS HIVER 2007

www.triptyque.qc.ca
tél. et téléc. : (514) 597-1666



GASTON THÉRBERGE
BÉATRICE, Québec 1918
roman, 192 p., 19 \$

L'annonce de la conscription vient de retentir, et voilà que frappe l'épidémie de grippe espagnole. Antoinette, treize ans, enjouée et curieuse, raconte cet épisode mouvementé. Des décennies plus tard, le recul lui confère un regard de survivante. S'entremêlent ainsi avec aisance des souvenirs, nourris de réflexions sur la guerre... Mais Toinette se sent impuissante devant l'œuvre de Dieu et celle des gouvernements ; elle craint de perdre sa sœur Béatrice aux griffes de la maladie.



GAÉTAN LEBŒUF
BÉBÉ
et bien d'autres qui s'évadent
roman, 280p., 23 \$

Penchée sur son cahier, Alice se raconte. Tout commence par un étrange revers de fortune. Après avoir perdu du même coup sa mère et sa belle-mère dans un accident de la route, Alice rompt avec René, le papa du fœtus opiniâtre et émancipé qu'elle porte dans son ventre. Ce drame aurait pu l'anéantir si ce n'avait été de Bébé... et de l'équipe éblouissante et singulière du restaurant végétarien où elle travaille.



PATRICK BOULANGER
Les restes de MURIEL
roman, 97 p., 17 \$

Dans un appartement devenu trop grand, un homme laisse traîner son nez comme un escargot contre la vitre. Les yeux creux, la barbe longue, il cherche la pluie et les raisons qui ont poussé Muriel à le quitter. Il y avait six ans que Muriel et Marc vivaient ensemble. Bien sûr, tout n'était pas rose ; il y avait parfois des querelles, de petites gifles, mais rien de sérieux. Roman baroque, intense et coloré, *Les restes de Muriel* aborde les thèmes de l'amour et de la violence.



CLAIRE-MARIE CLOZEL
Pourquoi les petits garçons ne sont pas des petites filles...
Un secret bien gardé
essai, 192 p., 20 \$

Peut-être vous êtes-vous déjà demandé pourquoi les petits garçons, même quand on leur offre des poupées, préfèrent généralement les camions et pourquoi la plupart des petites filles sont à ce point séduites par Barbie ! Ou pourquoi il y a plus de filles dans le domaine des lettres et plus de garçons dans les sciences « pures ». Et si, dès le départ, les petits garçons n'étaient pas différents des petites filles ?

fiction

abîme. Dans sa nouvelle vie, Violaine, employée d'une compagnie, conçoit une « simulation », c'est-à-dire un jeu virtuel dans lequel elle recrée le passé partagé avec Sue. Vers la fin du roman, les personnages finissent par se dédoubler et se confondre. Le récit revient ainsi sur lui-même, et dans les dernières pages, le début du roman refait surface.

Cette œuvre, concise et énigmatique, parvient ainsi à croiser deux types d'univers romanesques à première vue inconciliables. Il en résulte, on doit le dire, un ensemble insolite, mais cohérent.

Louis-Martin Savard

Amélie Nothomb
JOURNAL D'HIRONDELLE
Albin Michel, Paris, 2006,
137 p. ; 24,95 \$

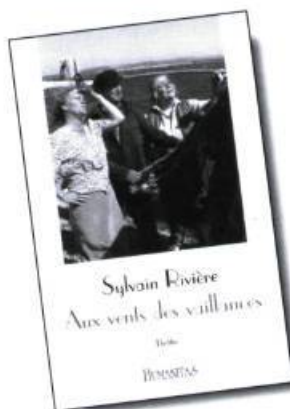
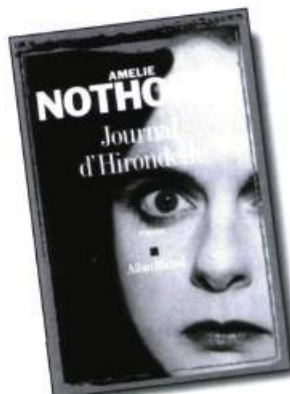
Avec la rigueur d'un métro-nome, Amélie Nothomb nous présente, comme chaque année, son roman de la rentrée littéraire. C'est donc avec une curiosité scrupuleuse que je me suis attaquée à cette quinzième œuvre de l'auteure prolifique au faciès énigmatique.

Voici donc l'histoire d'un homme anonyme qui décide, à la suite d'un chagrin d'amour, d'anesthésier ses sens dans l'espoir de geler sa peine. Cette privation de toute sensation s'accompagne toutefois d'une incapacité à discerner le bien du mal. Tentant de ressusciter ses émotions et les plaisirs charnels, le narrateur a tôt fait de se trouver une nouvelle identité et un nouveau boulot qui lui procureront une excitation inconnue jusqu'à ce jour... Il se nomme désormais Urbain et est tueur à

gages. Un jour, Urbain se voit attribuer la mission de liquider un ministre et sa famille. Il s'éprend alors d'une de ses victimes et le seul héritage qu'il lui restera de cette passion non consumée est le journal intime de la jeune femme. Dans un tel métier où l'impassibilité de l'âme est la qualité première, l'amour pourra-t-il survivre ?

Perplexité, ambiguïté sont les impressions ressenties après cette lecture gorgée d'hémoglobine. Amélie Nothomb est fidèle à elle-même... grinçante, sulfureuse, impassible. Le *gore* flirte allégrement avec l'ironie à laquelle nous a habitués l'auteure. Elle s'amuse à jouer avec les contrastes, à enrober de simplicité tout propos complexe. Toutefois, après le décevant *Acide sulfureux*, on ne peut s'empêcher de croire que Nothomb s'embourbe dans une routine périlleuse. Son style reste unique, mais ses intrigues s'affaiblissent, se ramollissent de roman en roman. *Journal d'hirondelle* recèle de merveilleuses idées qui semblent, malheureusement, être restées à l'état embryonnaire. Sa fin est précipitée, voire bâclée. La virulente conviction qui animait les premiers romans de l'écrivaine a déserté le dernier comme si l'auteure, pressée de présenter une nouvelle œuvre, ne se consacrait plus avec passion à ses récits. Cependant, un Nothomb reste un Nothomb ! Sa plume demeure acérée, son imaginaire, déjanté. *Journal d'hirondelle* est donc un incontournable, ne serait-ce que pour ranimer le perpétuel débat sur le réel talent de cette auteure à la fois contestée et adulée !

Audrey Morin



Sylvain Rivière
AUX VENTS DES
VAILLANCES
Humanitas, Brossard, 2006,
85 p. ; 12,95 \$

Aux vents des vaillances est une adaptation libre des textes de Sylvain Rivière, auteur gaspésien, faite par Jocelyne Carmichael, comédienne et directrice du théâtre Atelier Théâtre'Elles, de Montpellier.

Cette production franco-gaspésienne, qui nous parle de la vie de pêcheur, a été répétée à Paspébiac et à Montpellier, pour ensuite être jouée en Gaspésie, principalement, et dans la région de l'Hérault, en France.

On se retrouve dans deux lieux se partageant le même espace scénique, soit l'intérieur d'un bistrot de port et son extérieur situé au ras des marées.

Sur scène, trois personnages : Alvina, la mère, femme de pêcheur, Firmin, le père, pêcheur, et Agathe, la fille revenue d'un exil en France et tenancière de bistrot.

Alvina s'inquiète de son fils Feusse, parti pour Montréal, qui ne donne jamais de nouvelles ; Firmin se demande bien pourquoi ce fils a abandonné famille et métier de la mer et Agathe irait volontiers chercher ce sans-cœur par la peau du cou dans son Montréal industriel, pour qu'il ne fasse pas la même gaffe qu'elle. Enfin...

Le reste, c'est la vie qui passe, une vision où se mélangent les beautés maritimes, les accents du pays, l'attachement à la mer, le drame qui se vit dans l'eau où le poisson se fait de plus en plus loin et rare et dans les maisons désertées par les jeunes, la solitude, la difficulté de plus en plus grande de gagner son pain, de suivre la réglementation, etc.

En fait, rien de vraiment neuf, mais une volonté de partager son vécu entre pêcheurs de toutes les côtes, le tout livré de façon fort belle et poétique à travers les textes de Sylvain Rivière.

Par contre, on sent très bien le collage de textes, livrés ici sous forme de scènes, dix, bien chargées de métaphores océanes. C'est à la limite de la propagande touristique, de l'abc de la flore et de la faune aquatiques. C'est intéressant mais fastidieux à la lecture et, j'imagine, encore plus à l'écoute.

Côté intrigue, pas de frisson, de rebondissements, néant ; montée dramatique inexistante.

Tout se passe tranquillement, à la manière d'un repas copieux dont on se gave à table. À la fin, cela donne une sensation de trop-plein, comme après une chaudronnée de fruits de mer. C'était bon mais...

Sans doute, pour les très amoureux de la pêche et de la mer, cela passe tout seul.

Réjeanne Larouche

Lino

L'OMBRE DU DOUTE**Les 400 coups, Montréal, 2006, 152 p. ; 36,95 \$**

L'intérêt des romans graphiques de Lino, artiste en arts visuels, réside dans le fait que l'auteur est à la fois écrivain et illustrateur. C'est dire que l'angoisse devant le support vide doit être doublement ressentie. Comment décrire en mots et en images le voyage qu'il entreprend ? Ses propos sont sincères mais leur formulation est évidemment mûrement réfléchie. Les illustrations par contre sont plus libres. Elles sont fortes, alliant la peinture, le dessin et le collage. Elles collent parfois au texte, d'autre fois non. Des questions se posent alors : peut-on dire la même chose en mots et en images ? Toujours ? Quelques fois ? Dans un cas ou dans l'autre, de l'image et du mot, lequel a précédé l'autre ? Autant de réponses à trouver et qui ne le seront que dans un rapport sympathique et individuel avec cette œuvre d'art ponctuée de textes ou ce récit abondamment illustré.

Gérald Alexis

Écrit tsunamique

Voilà un livre qu'on ne peut ouvrir qu'avec respect. Dans ce roman furieux et ciselé, Maxime Mongeon nous parle plus d'états d'esprit que d'événements, et il le fait parce qu'il sait être attentif à l'intériorité – et qu'y a-t-il d'autre, au fond, que la vie intérieure ? Le regret de ne pas avoir su créer et préserver un contact réel avec son fils, la colère contre le père qui détermine tout un choix de vie, si destructeur soit-il, le malaise de n'avoir encore jamais connu l'envoûtement de la chair à 20 ans, la culpabilité d'avoir provoqué un accident fatal par un jeu d'enfant, le désir de toucher un corps de femme, le désabusement devant les corps de prostituées de Bangkok, la satisfaction d'avoir enfin trouvé un amour qui ne se résume pas au corps mais qui l'intègre au plus profond de l'être...

Ces sentiments occupent l'esprit, le corps et les pensées des quelques personnages de Maxime Mongeau, Québécois plus ou moins exilés à La Havane, en Thaïlande ou à Vancouver, qui ont entre eux un certain lien que l'auteur ne nous dévoilera que graduellement. Leurs expériences nous sont livrées pêle-mêle, à l'image du tsunami qui s'en vient et qui ne respectera rien de l'ordre dérisoire que les humains ont absurdement tenté d'instaurer dans leur vie.

Tout cela s'exprime dans une langue littéraire achevée et un style très personnel...

On n'en doute pas une seconde : dans le tourbillon de ses écrits tsunamiques, Maxime Mongeau choisit ses mots un par un, avec amour, sur une palette d'une richesse exquise qui semble toujours lui offrir les mots exacts pour exprimer non seulement les sentiments, mais aussi les scènes et les événements. « La matinée parée de ses guipures de soleil promettait un jour majestueux, sans sornoseries, alors que sous la mer deux plaques tectoniques s'affrontaient comme des titans obstinés, percutées l'une contre l'autre depuis des milliers d'années, générant autour d'elles des cavalcades de tensions furieuses. »

Une écriture tellement dense qu'on peut difficilement en lire bien des pages à la fois. Mais qu'à cela ne tienne : le cœur aussi ne peut vivre qu'une seconde à la fois, et c'est bien assez...

François Lavallée

Maxime Mongeon**MAGNITUDE 9,0****Leméac, Montréal, 2006, 173 p. ; 18,95 \$****Benoîte Groult****LA TOUCHE ÉTOILE****Grasset, Paris, 2006, 283 p. ; 29,95 \$**

À 86 ans, Benoîte Groult récidive ! Son roman à saveur autobiographique ne laisse pas ses lecteurs indifférents (ou plutôt les lectrices... Y a-t-il des hommes qui lisent Benoîte Groult à part Olivier Stroh du magazine *Lire* ?). À propos, quelle fut ma surprise de lire monsieur Stroh, et je cite : « L'humour sied bien au roman léger de Benoîte Groult, surtout quand celle-ci vise les hommes », et puis encore : « À trop vouloir rester sur une note ironique, Benoîte Groult sacrifie trop au



style oral ». Monsieur Stroh viendrait-il de Mars ?

La touche étoile est loin d'être un roman léger. Toutefois, comme le dit si bien Olivier Stroh lui-même, l'humour sied bien à Benoîte Groult. Mais il ne

faut surtout pas confondre humour et légèreté ! Le roman de Benoîte Groult n'a rien de léger – et le style rien d'oral, soit dit en passant. Y sont abordés, successivement, des thèmes cruciaux comme le déclin de l'amour dans les couples, les notions de liberté et de fidélité, l'éducation des enfants, la foi chrétienne, la maladie, la vieillesse et – bonheur ! – le droit de choisir sa mort. En somme, tout au long de son court roman, Benoîte Groult parle de sujets vieux comme le monde mais pourtant encore d'actualité. Elle les traite avec humour, et cynisme il est vrai, mais avec quelle adresse manie-t-elle ces « passages à l'acte »

que sont en quelque sorte ces formes d'expression. Sous couvert d'humour, ne peut-on pas tout dire ? Et Groult ne s'en prive pas, pour notre plus grand bonheur ! À condition, bien sûr, de goûter le genre...

Benoîte Groult fait des constats qui dérangent la bonne conscience, la prétendue légèreté de ceux qui sont revenus de tout. Mais, comme elle le fait si bien dire à l'un de ses personnages qui cite René Char : « Tout ce qui vient au monde pour ne rien troubler, ne mérite ni égard ni patience ! » Benoîte Groult mérite tous nos égards et, bien sûr, pour les plus susceptibles d'entre nous, notre patience.

Sylvie Trottier

fiction

Louise Tremblay-D'Essiambre
LA FILLE DE JOSEPH

Guy Saint-Jean, Laval, 2006,
 298 p. ; 19,95 \$

Audacieux dans son sujet, le bouquin ne parvient pas à convaincre. Le grand mérite de cette réédition d'un roman publié il y a plus de vingt ans est de révéler le chemin parcouru depuis lors par l'auteure. Louise Tremblay-D'Essiambre ne se permettrait plus les virages imprévus et injustifiés qui foisonnent dans cette première œuvre.

Joseph, mâle autoritaire, mari, père et employeur dominateur, rend la vie difficile à sa femme, à sa fille, à tout son entourage. Il passe pourtant sans transition à d'étranges moments de remords et d'introspection. Puis, il revient tout aussi brusquement à ses vilains réflexes. De son côté, la petite Julie, cruellement privée du soutien de sa mère, se jure de parvenir à un sommet d'où elle pourra, en plus de jouir de l'indépendance, faire sentir son pouvoir à autrui. Quand survient un viol, que le récit enregistre sans jamais en sonder le mystère, Julie en conclut que son cheminement doit désormais s'effectuer à distance des hommes. Son ambition ne meurt pas, mais elle oriente la jeune femme vers la vie religieuse, monde exclusivement féminin. C'est là que Julie, malgré le fait que Dieu ne représente pas grand-chose pour elle, entreprend sa conquête du pouvoir. Étonnamment, le plan semble fonctionner. Julie gravit les échelons, désarme les méfiances, accède aux responsabilités. Puis, renaissent les doutes et les regrets. Julie renoue avec Joseph, participe à ses projets, devient presque la

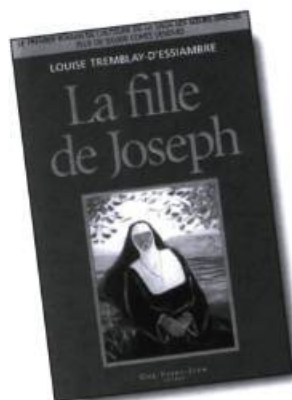
collaboratrice dont il rêvait. Mais il s'agit d'une valse-hésitation qui déroute le lecteur. Julie décide de quitter la vie religieuse, puis elle change d'idée et accepte de nouvelles fonctions. Elle promet à Joseph de collaborer de près à l'expansion de son atelier, puis elle tergiverse, revient sur sa décision, néglige d'en aviser son père... Femme sans stabilité, rongée par une rancune qui a perdu son sens, égarée dans un univers où seule la foi permet d'accepter la solitude et l'obéissance, elle sera sans défense lorsque se présentera, assez artificiellement d'ailleurs, l'occasion de reprendre son destin depuis zéro. Les œuvres récentes de l'auteure reposent sur des personnages plus cohérents.

Laurent Laplante

Charlotte Link
ILLUSIONS MORTELLES

Trad. de l'allemand
 par Danièle Darneau
 Presses de la Cité, Paris,
 2006, 379 p. ; 24,95 \$

Laura, semble-t-il, a tout pour être heureuse : Peter, un mari qu'elle adore, une petite fille de deux ans et une belle maison dans un quartier huppé de Francfort. Restée en Allemagne pendant que Peter s'est rendu à leur maison de la Côte d'Azur, comme tous les mois d'octobre, pour une semaine de voile avec leur ami Christopher, elle attend, de plus en plus anxieuse, un coup de fil qui ne vient pas. Découvrant alors que Peter lui mentait depuis des années sur sa véritable situation financière, elle confie sa petite fille à sa mère pour retrouver Peter. En quelques jours, elle apprendra ce qui se cachait derrière les apparences de sa vie idyllique et



Europe. Cette francophile campe d'ailleurs la plupart de ses intrigues entre la France et son Allemagne natale. Avec *Illusions mortelles*, c'est la région autour de Toulon qui sert de toile de fond à ce suspense psychologique qui, contre toute attente, arrive à tenir le lecteur en haleine jusqu'à la fin. Dès le milieu de l'intrigue en effet, on connaît l'identité de l'assassin. Reste à constater, tout au long de la deuxième partie, l'ampleur de sa folie et ses dramatiques répercussions sur les habitants des petits villages de la Côte. Reste aussi pour Laura à lever un à un les voiles des apparences pour découvrir le vrai visage de tous ceux qu'elle croyait connaître.

Roman à l'écriture convenue, *Illusions mortelles* n'en demeure pas moins une lecture agréable, le suspense donnant autant de poids à l'aspect psychologique des personnages qu'à l'action.

Linda Amyot

Marie Navarre
LA MORT, L'AMOUR ET LES TROIS CHEVALIERS
 Stanké, Outremont, 2006,
 133 p. ; 19,95 \$

Nous sommes au XV^e siècle ; trois chevaliers blessés et affaiblis cheminent dans la tempête. À la vue d'un panache de fumée, surgit l'espoir d'échapper enfin aux loups, au froid et à l'ennemi. Hélas, promesse de refuge, promesse de mort, car dans le prieuré qui les accueille, la peste les a précédés. Qu'importe ! S'ils doivent mourir, que ce soit au chaud en compagnie des nonnes. Chacun, pour tromper l'ennui et peut-être un peu la mort, raconte les souvenirs coquins de ses heures les plus vivantes.

La fiction érotique a été transposée sous diverses latitudes (qu'on pense à Lili Gulliver), la voici racontée dans le décor délicieusement suranné de

l'époque médiévale par la prose exquise d'une auteure de talent. À découvrir, de préférence en charmante compagnie...

Suzanne Desjardins

Fulvio Caccia

LE SECRET

Triptyque, Montréal, 2006, 223 p. ; 20 \$

Prenant et déroutant. Peut-être plus déroutant que prenant. L'idée d'un manuscrit qui passe d'une main à l'autre en laissant derrière lui un sillage de morts et de dévastations ne manquait pas de sel. L'explication offerte de cette étrange malédiction était elle aussi ingénieuse et pourtant plausible. Jusque-là, l'écriture aidant, le bouquin fascine. Les choses se gâtent quelque peu, cependant, quand se multiplient les ruses, les feintes, les esquives. Trop, c'est trop. Le comble est atteint lorsque tombe l'épilogue qui arrache encore quelques masques et qu'une coda vient coiffer et corriger l'épilogue lui-même. On a beau apprécier les poupées russes, on s'étonne si la plus petite prétend dissimuler une plus grande qu'elle.

Cette complexité, heureusement, ne manifeste que peu à peu sa tendance à fonctionner dans le vide. Les chapitres, courts et fluides, se succèdent assez longtemps sans que fléchisse l'intérêt. Le mystère impose sa présence dès que frappent mortellement les premières coïncidences ; il prendra une coloration particulière quand les personnages se révéleront préoccupés de « renseignements stratégiques ». Peut-être, qui sait ?, le manuscrit maudit appartient-il au monde de l'espionnage plus qu'à celui de la littérature. Mais l'intrigue multiplie les personnages, enjambe les décennies, ressuscite les visages disparus, avec le résultat que se brouillent les

Le problème d'être mort

Le flocon de neige tombant du nuage est unique, comme l'homme à travers les autres hommes. Il est blancheur et pureté. Mais sitôt qu'il a touché terre, sa couleur diffère. Le recueil de poésie de Carolyn Marie Souaid nous présente ainsi deux réalités : celle d'être blanc et celle d'être autochtone.

Ce qui frappe d'abord, c'est le bel îlot de glace, qui flotte seul sur l'eau bleutée de la page couverture. Les flèches de nuages qui planent au-dessus semblent indiquer le chemin de la sérénité.

Dans cet esprit paisible, on entre dans l'œuvre. Nous apparaît sitôt, en noir et blanc, la photo d'un crâne d'animal, chevreuil ou élan, le museau décharné pointé vers le ciel. Sur la page suivante, le titre du premier poème : « Le problème d'être mort ». C'est à la fois déstabilisant, intrigant, glacial et efficace.

On découvre, à la lecture des premiers vers, la force de l'image choisie, qui suggère que la vie ne soit pas qu'un état que l'on accepte passivement, mais une responsabilité que l'on se doit d'assumer hardiment, pour exister sur terre autrement que comme un mort en vie.

Par contre, la chance d'avoir les moyens de profiter de chaque jour n'est pas donnée également à tous. La violence, l'alcoolisme, le viol, le suicide sont autant de drames qui se

vivent au sein des peuples autochtones, et qui enlèvent à des hommes, des femmes, des enfants, le courage, l'espoir, le bonheur de l'existence.

C'est de tout cela que nous parle ce recueil de poésie, un univers féminin de tendresse et de dureté, de sang et de neige, d'amour et de crainte, d'allers et de retours, une longue et lente recherche de la signification de l'existence.

Trouver, comprendre, et surtout occuper l'espace que l'on occupe sur terre, avec appétit et fierté.

Fuir l'ennui, manger, boire, aimer selon ses goûts, ses envies, ses passions, là où bon il semble, au moment où le plaisir et l'urgence d'être vivant le commandent.

Réjeanne Larouche

Carolyn Marie Souaid

NEIGES

Trad. de l'anglais par Alain Cuerrier

Triptyque, Montréal, 2006, 116 p. ; 17 \$



contours du « secret ». Déjà, dans *Golden Eighties* (Balzac, 1994), Fulvio Caccia avait manifesté son goût pour les personnages récurrents et constamment dédoublés. Il poursuit ici dans la même veine, mais avec une moindre justesse. Reste le plaisir d'avoir dégusté une écriture d'une grande agilité.

Laurent Laplante

Jacques Brault

L'ARTISAN

Le Noroît, Montréal, 2006, 117 p. ; 19,95 \$

Nous attendions depuis longtemps des nouvelles de Jacques Brault. Et voilà qu'il nous offre *L'artisan*... « Envoi » inattendu, inespéré. Petit paquet reconfor-

tant que l'on pose sur ses genoux, infiniment précieux par sa noble rareté, que l'on ose à peine effleurer. Puis on l'ouvre, s'ouvrant du coup à « la stupeur d'être là d'être », s'ouvrant également à la joie toute enfantine qui nous envahit soudain... Fabuleuses retrouvailles : on n'est plus seul à être seul. On revoit passer, vers après vers, poème après poème, les plus intimes compagnons de Brault, ceux qui hantent son regard et sa main depuis plus loin que toujours : les ombres et les épouvantails, les grillons et les nuages, les brins d'herbe au vent, les « voix sans visage » de la parole d'autrui, lue et relue, aimée (ici celle de Gaston Miron et de Fernando Pessoa). Et tous semblent nous appeler à l'er-

rance, à la seule écoute du temps qui passe, « le temps éperdu d'espace » où veille patiemment « l'énigme de vivre ensemble »... Car s'il est une chose qui, plus que jamais, se dégage de la poésie de Brault, c'est ce devoir de vigilance face au « presque rien » du monde, cette invitation au partage, sans façon, de la « quotidienne épi-phanie ».

Oui, lire Brault, lire *L'artisan*, c'est lire, avec lui, l'effeuillage du tremble, la tombée du soir, l'envol des pissenlits. À ses côtés, tendre l'oreille au do de l'harmonica, au « gargouillis des gouttières », au sol au cœur duquel nous irons tous un jour nous endormir... En fait, lire Brault, lire avec lui, c'est tout simplement marcher en silence

fiction

au bras d'un vieil ami que l'on revoit. Sans pour autant l'avoir jamais perdu de vue... Reprendre le fil d'une conversation d'antan et s'en tricoter des mitaines trouées, pour mieux toucher le temps qui nous échappe, et file... et fait ainsi de nous ses humbles artisans.

Alexandre Lizotte

Jean Marc Dalpé
AOÛT

UN REPAS À LA CAMPAGNE
Prise de parole, Sudbury,
2006, 159 p. ; 16 \$

Le directeur artistique du Théâtre de la Manufacture et de la Licorne, monsieur Jean-Denis Leduc, nous parle, en préface, de sa rencontre avec l'auteur de la pièce *Août*.

Il est intéressant de constater jusqu'à quel point le rythme, la musicalité, le ton particulier d'un auteur peuvent inspirer une personne à la recherche d'un esprit pour son théâtre, pour ensuite le communiquer à son équipe et enfin convaincre tout un public de l'intérêt d'un style, de la familiarité d'un langage, sorti du peuple pour y retourner de manière artistique.

La voix de Jean Marc Dalpé est bien de chez nous. Son texte déboule, remonte, s'interrompt, se relance, inquiète, rassure, s'écrit, se tait, à la manière de nos rencontres familiales, pleines à la fois de bons mots, de tournures colorées, de ressentiment, de respect, mais aussi de silences, de sous-entendus, de messes basses et de drames que l'on abrite sous des couvertures d'étoffe, grises, rêches et inusables.

Bref, *Août*, *Un repas à la campagne*, c'est un texte à huit personnages, qui commence sur un propos intrigant entre un mari et sa femme, un malaise

dont on évite de parler, par retenue, devant la visite et qui finit par prendre des dimensions dramatiques parce qu'il est impossible à canaliser.

Le tout se passe en une seule journée, dans une maison de campagne où sont réunies quatre générations, pour une occasion soi-disant heureuse. L'ascension de l'intrigue est menée de façon assurée et efficace. La chute est étonnante et ne donne qu'une envie : recommencer la lecture.

Réjeanne Larouche

Stephanie Doyon
LES TONDEUSES À GAZON
Trad. de l'américain
par Emmanuelle Fletcher
Rivages, Paris, 2006,
486 p. ; 31,95 \$

Une petite ville américaine sans âme, éloignée, dont les habitants se rendent encore à « la fête du train » même s'il y a longtemps que le train a déserté les lieux. Cedar Hole n'a rien de pittoresque et même ceux qui y vivent sont ternes et manquent de conviction. Bref, c'est un bled où il ne fait pas bon vivre... Pourtant, Stephanie Doyon réussit à raconter une histoire qui, si elle met passablement de temps à démarrer, finit par nous accrocher.

Les héros de Doyon, contrairement à la ville qu'ils habitent, sortent de l'ordinaire. À commencer par la famille Pinkham qui, après une flopée de filles, réussit enfin à faire un garçon, Francis. Or Spud, puisque c'est ainsi qu'on surnomme le rejeton mâle des Pinkham, ne l'aura pas facile car ses nombreuses sœurs en feront rapidement leur souffre-douleur. Voilà pour le premier protagoniste. Puis il y a le fils unique d'un couple d'ouvriers sans histoire, le valeureux petit Robert Cutler, à qui tout



qui nourrissent l'intrigue du roman. Tous les autres personnages tournent autour d'eux, certains ennuyeux comme Cedar Hole, d'autres sympathiques et émouvants et, enfin, quelques spécimens hors du commun, comme la horde des sœurs Pinkham !

Stephanie Doyon, que l'on compare – étonnamment ! – à John Irving, a encore quelques croûtes à manger avant d'égaliser l'écrivain américain. Néanmoins, sa capacité à créer des personnages truculents lui permettra sans aucun doute de se faire une place dans le monde littéraire.

Sylvie Trottier

Jean d'Ormesson
LA CRÉATION DU MONDE
Robert Laffont, Paris, 2006,
211 p. ; 27,95 \$

Quatre amis sont réunis en vacances dans une île de la Méditerranée pour huit jours. L'un d'eux, Edgar, apporte avec lui un manuscrit dont il souhaite partager la lecture avec ses fidèles compagnons. Débute alors une plongée dans le monde du rêve, dont le résultat est un songe mis en mots, celui de Simon Laquedem. Et s'il ne s'agissait pas d'un rêve ? Si le monde de la réalité, comme le pressentait Shakespeare il y a quelques siècles, représentait le rêve et que le rêve s'avérerait être la réalité ? Si la création du monde était expliquée dans un songe ? Qu'en ferions-nous ? Serions-nous prêts à en connaître les contours et à en suivre l'évolution ? Au fil des jours, les quatre amis lisent les pages du manuscrit à tour de rôle et se trouvent confrontés à une multitude de conceptions et de questionnements philosophiques, historiques et religieux. Comment séparer la vérité de la fabulation ? Simon Laquedem a-t-il véritablement eu une con-

réussit. Voilà donc pour le second.

Dès l'école primaire, le parfait petit Robert n'a pas la cote auprès de ses camarades, à commencer par Spud qui, lui, le déteste franchement. Une décennie et quelques plus tard, lors du concours annuel de tondeuses à gazon, la rivalité se cristallise : tandis que Robert jouit d'un triomphe immérité, Spud ravale une amère défaite. Ce sont ces deux personnages, que le destin s'amuse à asticoter,

versation avec Dieu ? Cela paraît improbable, mais un doute demeure.

Jean d'Ormesson, fidèle à ses habitudes d'écrivain, explore dans son roman un univers fantasmagorique au sein duquel réalité et fiction se confondent presque. Les références littéraires y sont multiples, ce qui donne de la densité à l'œuvre et permet au lecteur d'exercer ses connaissances. Intelligent et structuré, le récit se lit d'un trait. On voudra connaître le point d'aboutissement de ce songe qui met en scène « la Création » selon Dieu. Par ailleurs, l'habileté de l'auteur à établir des parallèles entre la pensée de certains grands philosophes de l'Histoire (notamment Platon, saint Augustin ou Spinoza) est manifeste. « À l'origine, l'avenir est tout et le passé n'est rien. À la fin, il n'y aura plus d'avenir et le passé sera tout » : de tels propos colorent le songe de Simon Laquedem et par ricochet nourrissent l'intérêt du lecteur. Bref, il s'agit ici d'un livre savant qui, par sa trame narrative légère – nous sommes en présence d'un rêve –, met au premier plan des réflexions sérieuses. Insistant sur la mince ligne qui sépare réalité et fiction, la fin du roman surprendra le lecteur et le conduira au-delà du rêve de Simon Laquedem, tout en le forçant à poursuivre son cheminement entre réalité et fiction.

Marie-Élaine Bourgeois

Bertrand B. Leblanc
LE TEMPS D'UN RÈGNE
Trois-Pistoles, Trois-Pistoles,
2006, 363 p. ; 27,95 \$

Le ton semblera délibérément désinvolte. Une truculente méfiance, pour ne pas dire un cynisme débridé, s'affiche, en effet, à l'égard du Québec des décennies 1940 et 1950 et de la plupart de ses activités. Le député

n'est qu'un figurant auquel on n'accorde que la moitié d'un bureau. Les mœurs locales sont intimidées par la médisance janséniste. Rares sont les humains et les comportements qui suscitent l'admiration et virulentes sont les ambitions des potentats de tout calibre. On se résigne au silence, on subit l'hypocrisie, on plie devant les arrogances cléricales ou partisans. Cela, toutefois, n'est que surface et avant-scène. Oui, le duplessisme règne et récompense plutôt la servilité que la franchise et l'audace. Oui, cela étonne et même mystifie. « Mais pourquoi ? Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir dans la politique pour qu'un homme plutôt sain d'esprit s'accroche au pouvoir, même s'il sait qu'il ne l'exercera jamais que nominale-ment et qu'il n'infléchira jamais en quinze ans la plus insignifiante législation de son parti ? »

Déprimant ? Cela le serait si Bertrand B. Leblanc se contentait de ces apparences. Ce n'est pas le cas. L'auteur, magnifiquement documenté sur maints aspects du Québec de l'après-guerre, ne dresse ce décor décourageant que pour mieux faire ressortir la capacité collective de rebondissement et, surtout, la lucidité de personnages trop peu connus. Ceux-là, avec ou sans le « cheuf », prépareraient déjà pour le Québec des services publics adaptés aux besoins. Ainsi, Leblanc rend à Albert Rioux, à Laurent Barré et à ceux qui, dès ces années, inventèrent pour la paysannerie québécoise un crédit agricole défini pour elle et non pour les plaines de l'Ouest. De la même manière, la vie municipale apprit à déboulonner les réputations surfaites et à neutraliser le pouvoir des « grenouilles de bénitier ». Tout cela est vivant, enfiévré, drôle, pénétrant. Grande noirceur ? Peut-être, mais traversée de lumineux entêtements.

Laurent Laplante

Norah Shariff

LES ÉDITIONS JCL
30
ans
1977-2007

Les SECRETS de Norah

TEMOIGNAGE

Norah Shariff a tenu un rôle essentiel dans l'histoire déchirante du *Voile de la peur*.

L'aînée de cette famille algérienne accepte pour la première fois de livrer les secrets qui l'étouffent depuis vingt-cinq ans et qui l'empêchent de grandir.

Victime d'un père dégénéré et d'une guerre civile sanglante, elle frôle la mort au moins à trois reprises et se donne, très jeune, la mission de protéger d'abord sa mère, Samia, et tous ses proches.

Révoltée du sort insupportable réservé aux femmes dans certaines régions du monde, elle fait partie de cette nouvelle génération qui accepte mal de se laisser écraser et humilier sans réagir.

Un tempérament très fort, une audace à couper le souffle et un pays d'adoption en paix l'aideront à s'affranchir et à découvrir que le véritable avenir, pour elle, commence aujourd'hui.

Découvrez ce livre chez votre libraire et plus encore sur

www.jcl.qc.ca

Conseil des Arts
du Canada



SODEC



Patrimoine
canadien